

L’Hermite du mont Saint-Valentin

Fanny Tercy

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

En l'année 1120, et sous le règne du roi Louis-le-Gros, vivait dans le pays de Guienne un puissant baron, nommé le sire de Vogué : plusieurs fiefs relevaient de sa baronie ; un grand nombre de vassaux lui étaient soumis ; et dans ses différens, soit avec le roi, soit avec les seigneurs ses voisins, il aurait pu rassembler en peu de jours une armée redoutable ; mais jamais il n'avait convoqué ses hommes d'armes que lorsque le roi l'en avait requis pour la défense du royaume contre les étrangers, ou bien pour secourir ses vassaux et ses alliés contre l'injustice et la violence. Aussi était-il en grande réputation de sagesse et de bonté ; les seigneurs le prenaient souvent pour arbitre de leurs querelles ; et les dames, les orphelins, les faibles de toute condition réclamaient souvent son assistance, et ne la réclamaient jamais en vain. Il faisait beau le voir assis sous l'antique ormel, au milieu de ses serviteurs et de sa cour, rendre la justice à ses vassaux, en accueillant la prière du dernier d'entre eux comme celle du plus puissant, ou bien écouter sous ce même ormel les chants des troubadours et des ménestrels.

Un portier dur ne se tenait pas à l'entrée du manoir pour empêcher le voyageur et l'étranger de participer au repas du seigneur, ainsi que cela se pratiquait dans plusieurs châteaux ; celui de Vogué, dont les tours se découvraient de loin, était renommé pour l'hospitalité de son maître. Depuis nombre d'années, la châtelaine avait cessé de vivre, et le sire de Vogué était résolu de ne donner sa place à nulle autre dame, bien qu'il n'eût, pour hériter

de son nom et de ses richesses, qu'une fille encore dans l'enfance, et que l'on nommait Alise. Mais il voulait la donner en mariage à l'un des fils de son frère d'armes, le seigneur Enguerrand de Parthenay, et le jeune homme devait faire revivre le nom de Vogué en l'adoptant, et réunir sur sa tête les honneurs et les titres qui s'y trouvaient attachés. Cet arrangement convenait fort au sire de Parthenay, parce que sa fortune, dont il avait dépensé une grande partie dans la Guerre sainte, était à peine suffisante pour soutenir l'aîné de ses fils dans le rang qu'il était destiné à occuper.

Non-seulement l'amitié et la fraternité des armes dictaient au sire de Vogué sa conduite envers la famille de Parthenay, mais aussi la reconnaissance : à la bataille d'Antioche, le sire Enguerrand, s'exposant à la fureur d'un grand nombre d'infidèles, arracha de leurs mains son ami qu'ils emmenaient prisonnier, et les blessures qu'il reçut dans cette occasion pensèrent lui coûter la vie ; dès-lors, l'affection des deux guerriers s'était encore accrue ; et le sire de Vogué regardait comme siens, les deux fils du seigneur de Parthenay. Cependant il se félicitait que ce fût à Roger plutôt qu'à son frère que la main d'Alise fût destinée ; les qualités et la bonne mine du jeune seigneur étaient pour ce bon père un sûr garant du bonheur de sa fille, ainsi que de sa prompte obéissance. Roger, à dix-neuf ans, avait la taille haute de son père, les traits réguliers et gracieux de sa mère, la belle et douce Geneviève de Saint-Lizier. Il était beau, mais sa générosité, sa loyauté, sa vaillance, l'emportaient de beaucoup sur sa beauté. Il avait reçu en partage la tendresse du cœur et l'élévation de l'âme : jamais on ne contait en sa présence une action lâche ou déloyale sans exciter toute son indignation, comme on ne pouvait faire la peinture de quelques misères sans l'émouvoir de compassion. Sa mère le faisait instruire dans les sciences alors en honneur autant

qu'elle le pouvait sans offenser son époux, car le seigneur de Parthenay méprisait toute espèce d'étude : la main qui portait l'épée ne pouvait pas, disait-il, tenir la plume sans déroger ; on devait laisser le savoir aux clercs, comme les vers et les chansons aux ménestrels et aux jongleurs. Ce n'était donc que pendant l'absence de son mari que la dame de Parthenay pouvait attirer au château les savans et les maîtres ; mais les dispositions de l'élève suppléaient à la rareté des leçons : et d'ailleurs la dame de Parthenay était à même d'enseigner à son fils une partie des choses qu'elle désirait qu'il sût : elle lui racontait les événemens des tems anciens, comme elle les avait ouï raconter à des vieillards sages et instruits ; elle lui avait même enseigné à les lire dans plusieurs livres précieux qu'elle possédait ; d'autres fois, elle chantait, en s'accompagnant du luth ou de la harpe, des airs et des chansons que Roger retenait et chantait à son tour. Mais plusieurs fois la dame de Parthenay s'interrompit, étonnée de l'émotion qu'éprouvait son fils, lorsque dans ces chants, se trouvaient racontées les amours et les infortunes de quelque dame et de son chevalier ; la châtelaine posait alors son luth, et, souriant avec bonté, mais avec tristesse, elle tendait au jeune homme sa main, sur laquelle il laissait souvent tomber une larme en la pressant contre ses lèvres.

« Hélas ! disait tout bas la pauvre mère, que de peines je prévois pour lui ! » Elle les connaissait les chagrins que peut causer un cœur trop tendre !... L'amour n'avait point présidé à son hymen : elle aimait un autre chevalier lorsque la volonté de son père la contraignit de s'unir au seigneur Enguerrand ; et celui-ci, d'une humeur sévère, ne chercha point à inspirer à sa jeune moitié un sentiment qu'il traitait de faiblesse, et se contenta de son respect et de sa soumission. La châtelaine, fidèle à ses devoirs,

garda toujours à son époux la foi jurée ; elle s'efforça même de bannir de son cœur tout regret offensant pour lui ; mais elle pleura néanmoins long-tems en secret le bonheur et l'amour qu'avaient rêvés ses premiers ans. Jusqu'à la naissance de Roger, l'âme de la dame de Parthenay fut remplie de tristesse ; mais son amour de mère la dissipa, et lui tint lieu de tous les sentimens qu'elle regrettait. Il n'en avait pas été de même à la naissance de Gauthier, l'aîné de ses fils, bien qu'il lui fût aussi très-cher ; mais on l'enleva de bonne heure à ses soins, et l'éducation qu'il reçut augmenta, au lieu de les corriger, les défauts qu'il tenait de la nature, dont il n'avait pas été traité aussi favorablement que son frère. Un caractère emporté et altier, un esprit borné s'annonçaient en lui par des traits rudes et grossiers et par des manières peu courtoises : il professait pour le savoir le même mépris que son père, et ne jugeait dignes de respect et d'envie que le rang, la force et le pouvoir. C'était moins cependant à cette conformité d'humeur qu'à son titre d'aîné de la famille que Gauthier devait d'être placé, au moins en apparence, au-dessus de son frère dans l'estime et l'affection du sire de Parthenay : ce seigneur se conduisait en toute occasion d'après des principes invariables ; et, selon lui, le chef futur d'une maison illustre avait droit à la déférence et au respect. En conséquence, Gauthier pouvait émettre une opinion en présence de son père, était souvent consulté par lui, partageait enfin l'autorité du seigneur Enguerrand qui, pour lui seul, se relâchait de sa sévérité habituelle.

Roger se mêlait rarement aux entretiens de son père et de son frère aîné ; il profitait ordinairement des instans où ces entretiens étaient le plus animés pour aller se livrer à ses occupations chéries, les vers et la musique. Et si parfois les sons de sa harpe ou de sa voix parvenaient jusqu'à eux, lorsqu'assis près du foyer

de la grande salle ils discutaient sur l'ancienneté des maisons alors renommées, sur l'éducation des faucons et des chevaux, leurs discussions n'en étaient pas interrompues ; seulement ils se jetaient un regard d'intelligence en souriant avec dédain.

Cependant le sire de Parthenay était forcé de convenir que ces talens, indignes, à son avis, d'un gentilhomme et d'un chevalier, n'avaient point nui aux progrès de Roger dans d'autres exercices, tels que la lutte, les joûtes, les combats ; à tous il montrait autant de hardiesse que de force et d'agilité, et, dans les soins qu'il rendait aux dames, on admirait sa grâce ainsi que sa modestie. Il n'avait encore combattu dans aucun tournois, n'étant point armé chevalier ; mais dans celui qui venait d'être donné à l'occasion du sacre de Louis-le-Jeune, on regrettait de ne pas voir le beau Roger dans la lice à la place de son frère ; et les dames les plus belles et les plus qualifiées ne dédaignaient point de chercher à attirer les regards du jeune damoisel.

II

Le sire de Parthenay n'avait point prévenu sa famille de ses projets et de ceux du sire de Vogué relativement à Roger : il jugeait inutile d'annoncer à l'avance sa volonté, qu'on ne songeait jamais à contester, et il voulait laisser à son ami la satisfaction d'instruire Roger de sa générosité à son égard. Les châteaux de Vogué et de Parthenay étant éloignés l'un de l'autre, les seigneurs se visitaient rarement ; car les guerres qu'un grand nombre de barons se faisaient entre eux rendaient les communications difficiles et peu sûres. Cependant, les querelles particulières commençaient à

se taire devant l'intérêt général : l'empereur d'Allemagne venait de se liguer avec le roi d'Angleterre contre la France, et tous les barons et chevaliers français se rangèrent sous les drapeaux de Louis, afin de sauver le royaume de la fureur des étrangers, et de le venger de leurs outrages.

Le sire de Parthenay, auquel son âge et ses infirmités interdisaient les fatigues de la guerre, céda sa place, en cette occasion, à son fils aîné. Le sire de Vogué, retenu depuis plusieurs mois dans son château par de vives douleurs, suites de ses fatigues et de ses blessures, n'était pas non plus en état de commander ses hommes d'armes, et il résolut d'en confier la conduite à Roger ; c'est pour conférer de ce projet, que Roger et son père furent mandés au château de Vogué.

Il était nuit lorsqu'ils y arrivèrent ; le sire de Vogué, remis un peu de ses longues souffrances, s'entretenait avec son chapelain ; et sa fille, la jeune Alise, interrompait de tems à autre les graves discours des deux vieillards, par des saillies qui les faisaient tous deux sourire.

Le château de Vogué, toujours ouvert aux étrangers, ne pouvait pas être fermé dans cette circonstance ; le baron et son fils furent sur-le-champ admis auprès du maître. Le sire de Vogué félicita son ami avec enthousiasme des heureux changemens que le tems avait encore apportés dans toute la personne de Roger. Il ne se lassait point d'admirer sa taille élégante et noble, son air doux et martial, tandis qu'Alise, retirée à l'écart, examinait aussi les deux étrangers avec plus de curiosité que de timidité. L'héritière de Vogué n'était point craintive et réservée comme le sont d'ordinaire les jeunes demoiselles. Son père avait voulu qu'elle reçût une éducation qui lui permît de ne s'en séparer que rarement ; en

conséquence, Alise avait appris à guider un cheval, à lancer un trait, à braver la fatigue et l'intempérie des saisons, pour accompagner son père, soit à la chasse, soit dans d'autres courses ; et depuis que le mauvais état de la santé du sire de Vogué le forçait à une vie plus sédentaire, sa fille partageait sa retraite, mais n'en conservait pas moins la hardiesse que lui avaient donnée ses premières habitudes. Elle s'approcha bientôt des voyageurs, et se mit à examiner avec attention l'armure de Roger, dont elle touchait le fer de ses mains délicates. À sa petite taille, à ses traits enfantins, on ne lui eût pas même supposé le peu d'années qui composaient son âge ; Roger, loin de ressentir le moindre embarras auprès d'elle, souriait de ce sourire bienveillant que fait naître la vue de l'enfance ; comme il s'aperçut qu'elle essayait de soulever, pour le placer sur sa tête, le casque qu'il venait de quitter, il le prit en le tenant suspendu au-dessus des boucles de cheveux blonds qui ombrageaient le front de la jeune fille ; il riait de voir sa tête charmante, à peine effleurée par la pesante coiffure, faiblir comme si elle en eût eu le poids entier à soutenir. Les deux pères se regardèrent d'un air satisfait ; ils auguraient favorablement, pour leurs projets, de cette bonne intelligence. Hélas ! Roger ne ressentait pour celle qu'on destinait à être son épouse que le doux sentiment qu'inspire un enfant aimable. La belle et riche douairière de Martigues occupait, depuis quelque tems, toutes ses pensées. Il l'avait vue à la cour du comte de Provence ; elle lui avait souri plusieurs fois ; il avait surpris les regards de la dame arrêtés sur lui avec bienveillance, et ces regards et ce sourire, sans cesse présens à son esprit, n'y laissaient de place pour nulle autre idée. Il n'avait pas le plus léger espoir d'être aimé de la dame de Martigues ; il n'était pas même certain de la revoir jamais, et cependant l'image de la belle veuve se mêlait à tous les

vœux, à toutes les espérances du jeune chevalier ; et, lorsque le sire de Vogué l'instruisit du dessein où il était de lui donner le commandement de ses troupes dans la guerre qui se préparait, la première réflexion qui se présenta à sa pensée, fut que la comtesse apprendrait de quelle confiance on l'honorait, et que peut-être son nom arriverait un jour à elle couvert de quelque gloire. Il s'en fallait plusieurs années, qu'il n'eût l'âge requis pour être armé chevalier ; mais sa noble origine, la grande réputation de son père, et les preuves de vaillance qu'il avait données lui-même, firent adoucir en sa faveur la règle générale.

Son père et le sire de Vogué l'accompagnèrent, ainsi qu'Alise, jusqu'au lieu où le duc de Guienne, son suzerain, devait lui conférer l'ordre de la chevalerie.

Un grand nombre de seigneurs et de dames s'étaient rendus dans cet endroit : la dame de Martigues s'y trouvait : « Ô Dieu ! se disait Roger, c'est sous ses yeux que je recevrai cette haute faveur. Elle sera témoin de mes sermens ! »

Il ne parvenait point, quels que fussent ses efforts, à bannir ces pensées de son esprit pendant les jours qui précédèrent l'instant fixé pour l'importante cérémonie, et souvent l'image de la belle comtesse vint troubler les veilles et les méditations par lesquelles il s'y préparait. Cependant, lorsque l'instant fut arrivé, qu'il se vit entouré de tant de guerriers dont l'âge et les cicatrices annonçaient les exploits ; que son père et le sire de Vogué, rappelant leur longue amitié, se donnèrent mutuellement pour modèle à celui qu'ils nommaient tous deux leur fils ; que le sire de Vogué, le montrant à ses guerriers, leur demanda pour son successeur la fidélité et le dévouement qu'ils avaient eus pour lui-même, Roger oublia tout, excepté les beaux exemples qu'il avait à imiter, et la

sainteté des engagemens qu'il contractait ; et, pressant fortement la main du sire de Vogué, il s'écria : « Seigneur, j'en atteste Dieu et l'honneur, votre choix sera justifié. Ô mon père ! continua-t-il en s'adressant au sire Enguerrand, je crois être digne de vous, bénissez-moi. »

Le vieillard, plus ému qu'il ne l'avait peut-être jamais été, étendit sur la tête de son fils, agenouillé devant lui, ses mains que l'attendrissement rendait tremblantes, et les spectateurs applaudirent par un cri général.

III

Le sire de Vogué, avant de se séparer de Roger, lui expliqua ses intentions à son égard. Roger pâlit en apprenant à quelles conditions le sire de Vogué l'adoptait pour fils. La présence de son père l'empêcha d'articuler un refus ; cependant, sans la prévention des deux vieillards, ils n'auraient pas vu dans les mots embarrassés qu'il balbutia, un consentement à leur volonté. Au reste, Roger se rassurait en calculant le tems qui devait encore s'écouler, avant qu'il fût tenu de former les nœuds qu'il redoutait. Une foule de circonstances pouvait le rendre libre, sans qu'il fût obligé d'encourir la disgrâce de son père. Il y comptait d'autant plus sûrement, qu'il lui était impossible de voir dans une enfant, telle que la fille du baron, la compagne de sa vie. La dame de Martigues avait plusieurs années de plus qu'Alise ; cependant sa jeunesse brillait de tout son éclat, aussi bien que sa beauté. C'est au sortir de l'enfance qu'elle avait épousé le comte Raymond de Martigues, dont le rang et les richesses avaient tenté son ambition :

mais la vie retirée et solitaire que le comte prescrivait à sa femme, la soumission qu'il en exigeait, firent détester à la dame de Martigues des nœuds qu'elle n'avait formés que dans la vue de briller au milieu d'une cour magnifique, et de commander à un grand nombre de vassaux. Cette union, qui dura deux années, fut une source de chagrins et de regrets pour les deux époux ; cependant, la mort de son mari plongea la comtesse dans un affreux désespoir. Elle défendit de prononcer, en sa présence, le nom de sire de Martigues, ni de rappeler la manière dont il avait péri : c'était par le fer d'un assassin, lorsqu'il revenait d'un pèlerinage, suivi seulement d'un de ses serviteurs. Elle reparaissait depuis peu aux regards du monde, lorsque Roger la vit pour la première fois. Sa beauté incomparable, l'éclat des ornemens qui composaient sa parure, sa grâce à répondre aux hommages dont elle était l'objet, tout en elle éblouit Roger ; il se troubla, et ne trouva rien à répondre, lorsque la comtesse lui adressa quelques-uns de ces mots flatteurs qu'elle savait prononcer.

« Oh ! se disait Roger, quel homme au monde sera assez heureux pour entendre, de cette voix enchanteresse, les paroles seulement de la simple amitié !... Et celui auquel elle en adresserait de plus tendres, et qui pourrait effleurer de ses lèvres cette bouche fraîche et parfumée comme une rose !... »

Il s'arrêtait, et de vagues et douces rêveries venaient entièrement l'absorber.

IV

Un grand nombre de chevaliers briguaient l'amour de la dame de Martigues, et jusqu'alors aucun n'avait été traité par elle de manière à décourager ses rivaux. La comtesse agissait ainsi par adresse ; car sa beauté et son esprit étaient ses seules ressources pour s'assurer les protecteurs que sa situation lui rendait nécessaires.

Elle était née en Syrie. Son père, l'un des émirs de Damas, trouva la mort en combattant contre les chevaliers chrétiens, lorsqu'elle était encore au berceau ; et sa mère, sur le point d'être égorgée par de farouches soldats, dut la vie au seigneur de Martigues. La beauté de l'étrangère frappa le comte Raymond, alors dans une grande jeunesse ; il demanda qu'elle et son enfant fissent partie du butin qu'on lui destinait, et c'est de cette manière que la dame de Martigues avait été amenée en Europe.

Sa mère inspira un violent amour à son libérateur.

Il venait souvent, dans la retraite où il l'avait confinée, la presser de renoncer à sa fausse croyance, et de répondre aux sentimens qu'il avait pour elle ; mais elle le refusait obstinément ; les dévastateurs de son pays lui étaient odieux, et sa croyance lui devenait plus chère à mesure qu'elle souffrait pour elle. Le sire de Martigues, la voyant persévérer dans ses erreurs, s'effrayait de l'amour qu'elle lui inspirait, et croyait, en l'aimant, risquer son salut éternel. Esclave des impétueuses passions qui se combattaient dans son âme, il s'abaissait souvent aux larmes et aux prières pour toucher le cœur de sa captive ; et d'autres fois, se livrant aux transports de la plus ardente colère, il lui faisait d'horribles menaces.

La pauvre femme n'eut pas long-tems à souffrir les persécutions du maître que lui avaient donné les hasards de la guerre. Elle mourut peu après son arrivée en France, en implorant le seigneur de Martigues pour l'orpheline qu'elle laissait sans appui sur la terre.

Le désespoir du comte fut proportionné à l'amour qu'il avait ressenti pour l'étrangère. Il fit élever l'enfant qu'elle lui avait légué avec de grands soins, et dans les principes d'une piété sévère. Les personnes chargées d'instruire Almaïde (c'était le nom de la petite étrangère) cherchèrent à lui inspirer une horreur extrême pour la religion de ses parens ; mais on ne parvint qu'à remplir son âme d'incertitudes et de doutes. Enfin voyant qu'on lui en faisait un crime, elle ne les manifesta plus, et parut toujours persuadée de ce qu'on exigeait qu'elle crût, soit pour se dérober à des instructions qui la fatiguaient, soit même pour se soustraire à des punitions sévères. C'est ainsi qu'elle prit l'habitude de dissimuler ses véritables sentimens, chaque fois que son intérêt l'exigeait, et que, sans diminuer la violence de son caractère, cette contrainte lui apprit à en réprimer les mouvemens impétueux.

Elle avait seize ans lorsque le comte la revit. Sa beauté, qui rappelait en l'effaçant celle de sa mère, produisit une vive impression sur le comte : il ne tarda pas à brûler aussi pour elle d'une ardente passion, car son âme ne connaissait pas les sentimens paisibles : les scrupules de sa conscience ne s'opposaient point à ce nouvel amour. Son âge, quoique éloigné de celui de la jeune fille, n'était point un obstacle à ce qu'il en fût aimé ; il était beau encore, et pouvait prétendre à inspirer de l'amour. Il compta sur celui d'Almaïde, et devint son époux.

Il l'avait rendue maîtresse de ses immenses richesses ; mais, depuis sa mort, ses parens ne voyaient qu'avec indignation une étrangère posséder les biens qu'ils pensaient devoir leur revenir. L'habileté de la comtesse triompha du pouvoir de ses ennemis ; elle se fit des appuis des plus puissans d'entr'eux. De ce nombre était Josselin, seigneur de Crécy, qui se déclara hautement l'appui de la belle veuve, mais dans l'espoir de remplacer l'époux qu'elle avait perdu. Almaïde, sans faire de promesses formelles, ne détruisait point l'espoir du chevalier, quoiqu'elle ne fût pas néanmoins dans l'intention de le réaliser. L'amour seul pouvait désormais la décider à sacrifier de nouveau sa liberté ; et elle n'en ressentait point pour le seigneur de Crécy, ni pour aucun de ceux qui cherchaient à lui plaire. Roger, timide et craintif, osait à peine l'entretenir ; mais elle l'y encourageait par des regards pleins de douceur, et par mille propos affectueux. Le soir du jour où il avait été armé chevalier, comme elle se trouvait près de lui, elle lui rappela les engagemens qu'il venait de contracter, et ajouta de sa voix enchanteresse :

« Un loyal, et preux chevalier, comme vous le serez sans doute, ne manque point à ses sermens ; je suis faible, étrangère ; et si un jour j'avais besoin de votre appui, je pourrais donc le réclamer ? »

« Ah ! Madame, s'écria Roger. » Elle sourit, et, le regardant de cet air qui gagnait si facilement les cœurs,

« Je compte sur vous, dit-elle. »

V

La nombreuse armée que le roi de France avait réunie sous les murs de Reims fut congédiée presqu'aussitôt que rassemblée. Les rois ligués, ne jugeant pas prudent de se commettre contre des forces aussi formidables, regagnèrent honteusement leurs états, sans oser risquer le combat. En vain les guerriers français demandaient à poursuivre, jusqu'au sein de leurs foyers, ces insolens étrangers qui avaient osé menacer leur belle patrie, que dans leur enthousiasme ils nommaient la reine du monde ; les évêques et les prélats représentèrent au roi que ce serait agir contre la justice, que de prodiguer le sang de ses sujets, pour porter la dévastation dans un pays innocent des fautes de ses maîtres. Le roi, quels que fussent ses désirs secrets, se rendit à leurs observations, et les barons reprirent le chemin de leurs manoirs, peu satisfaits du résultat qu'avait eu l'expédition.

L'un des plus mécontens peut-être était Roger ; il avait espéré se distinguer dans cette guerre ; il sentait que ses exploits pouvaient seuls lui donner l'indépendance qu'il souhaitait acquérir ; et voilà qu'il perdait déjà une occasion de se signaler, sans savoir s'il s'en représenterait de long-tems une autre. Il craignait aussi d'être retenu au château de Vogué, et le séjour lui en était devenu désagréable. Ce n'était plus qu'avec une peine extrême, qu'il devait désormais se retrouver en présence d'Alise. Quelle conduite avoir à son égard ? Les plus simples attentions pouvaient, mal interprétées par le sire de Vogué, le confirmer dans ses projets, tandis que le pauvre chevalier n'était occupé que des moyens d'en empêcher l'exécution.

Une absence prolongée de sa part semblait être l'un des plus sûrs. Alise pouvait, pendant qu'il serait loin d'elle rencontrer quelqu'un digne de plaire, et décider son père en faveur d'un autre que Roger ; et d'ailleurs le jeune guerrier était fatigué de son oisiveté ; il souhaitait courir des hasards, visiter des pays inconnus : la plupart des seigneurs depuis la première croisade faisaient le voyage de la Terre-Sainte, soit dans la vue de racheter leurs fautes, soit dans l'espoir d'acquérir de la gloire ou des richesses : la simple curiosité suffisait même quelquefois pour les conduire en Palestine ; en sorte que peu d'entr'eux mouraient dans un âge avancé sans avoir visité les saints lieux. Roger s'était de tout tems promis de connaître cette contrée fameuse, dont on faisait de si merveilleux récits ; et, depuis qu'il savait que la dame de Martigues y était née, ce pays redoublait d'intérêt à ses yeux ; il résolut donc d'entreprendre ce long pèlerinage, et comme il revenait tout occupé de son dessein, il trouva malheureusement plus de facilité à l'exécuter qu'il ne s'y attendait.

VI

C'est au château de Vogué que se rendait Roger : il y trouva tout le monde plongé dans la désolation : le sire de Vogué avait été saisi d'un mal violent, peu après son retour chez lui, et l'on désespérait de sa vie. Le seigneur Enguerrand ne l'avait pas abandonné dans une semblable circonstance. Assis tristement auprès du lit où gisait son vieil ami, il ne s'en absentait que pour aller se prosterner aux pieds des autels, et demander la guérison du malade. Il avait fait vœu, dans le moment de sa plus vive inquiétude,

de visiter encore une fois le tombeau de Jésus-Christ ; et à l'arrivée de son fils, il l'instruisit de son projet.

« Mon père, vous n'irez pas seul, s'écria Roger, ou plutôt c'est à moi à accomplir un vœu que votre grand âge vous met hors d'état d'acquitter ; oui, je dois prendre votre place en cette occasion. » Le vieux seigneur fit de grandes difficultés, et ne céda qu'après avoir consulté plusieurs savans personnages, qui tous décidèrent que son fils pouvait le remplacer, en sorte que Roger se disposa bientôt à partir.

Le sire de Vogué, sans avoir entièrement recouvré la santé, était dans un état plus rassurant ; il apprit avec une peine extrême l'engagement pris par ses amis, mais il n'osa pas essayer de les faire manquer à des promesses faites au Ciel.

Alise pleurait d'inquiétude et d'effroi, en songeant aux dangers où le salut de son père allait exposer le jeune chevalier ! Mais néanmoins, une crainte superstitieuse lui faisait souhaiter qu'il ne différât point son voyage.

« Vous trouverez, sans doute, mon père rétabli à votre retour, disait-elle timidement : votre généreux dévouement ne sera point perdu pour nous, je l'espère ; et j'espère aussi qu'il ne vous sera pas funeste !... Oh, comme mes prières seront ferventes pendant votre périlleux voyage ! »

Roger attendri porta doucement à ses lèvres la petite main qu'elle lui tendait d'un air amical, et le cœur d'Alise battit vivement, sans qu'elle pût comprendre la cause du trouble qu'elle éprouvait !...

Roger était honteux de la reconnaissance qu'excitait son prétendu sacrifice : mais en vain assurait-il, ainsi que cela était vrai, qu'il ne faisait que céder à ses propres désirs en entreprenant ce voyage ; on ne voyait dans ses protestations qu'une nouvelle preuve de sa générosité. Alise entendait à chaque instant répéter l'éloge du jeune chevalier ; dès-lors il fut sans cesse présent à sa pensée : elle se rappelait sa bonté, sa douceur, le chagrin qu'il avait paru ressentir de la maladie du sire de Vogué, et sa douce compassion pour celui qu'elle ressentait elle-même. Et si, à la suite de ces réflexions, quelques propos de son père annonçant ses vues sur Roger, revenaient à l'esprit de la jeune baronne, elle rougissait, et ressentait un trouble dont elle n'avait aucune idée.

Roger, de son côté, n'avait pas vu sans émotion la douleur si profonde, mais si courageuse d'Alise, pendant la maladie de son père, et les tendres soins qu'elle lui avait prodigués : mais quelles émotions ne devaient pas être effacées par celles qu'il allait éprouver.

La dame de Martigues l'avait invité à passer quelque tems à sa cour, lorsqu'il reviendrait de la guerre contre les alliés. Instruite de son projet de visiter la Palestine, elle lui fit renouveler son invitation avec plus d'instances, en lui faisant remarquer que son château étant peu éloigné du lieu où il devait s'embarquer, il pourrait y attendre les pèlerins auxquels il devait se réunir pour le voyage.

Roger ne voyait aucun motif de refuser cette invitation : et à combien de vagues et douces rêveries ne donnait-elle pas lieu ! être reçu chez la belle comtesse, l'entretenir familièrement, se voir l'objet de ses prévenances ! Il oubliait quelquefois, absorbé par ces pensées, quel chagrin il allait causer à sa mère par son dé-

part ; mais il le pressentit amèrement en lui disant adieu ! « Ingrat ! s'écriait la dame de Parthenay, la vie d'un étranger t'est donc plus chère que celle de ta mère, puisque, pour sauver les jours du sire de Vogué, tu sacrifies les miens ! car, n'en doutes pas, je succomberai aux mortelles inquiétudes que tu vas me causer ! »

« Ce n'est point pour sauver les jours du seigneur de Vogué qu'il part, reprit sévèrement le sire Enguerrand, mais les miens : parce que, s'il n'eût pas entrepris ce voyage, je l'aurais entrepris moi ; et pensez-vous que j'eusse autant de chances que lui pour espérer en revenir ? »

La dame de Parthenay se tut dès-lors, dévora ses larmes en silence, jusqu'à ce qu'enfin, cet instant qu'elle avait retardé par mille préparatifs, mille prétextes, cet instant qui la séparait de son fils, arrivât. Sa douleur, qu'elle ne se mit plus en peine de cacher, toucha son époux ; loin de la lui reprocher, il chercha à l'adoucir, et crut y parvenir en instruisant la châtelaine du projet qu'il avait formé avec le seigneur de Vogué relativement à Roger. Il ne se trompait pas dans ses conjectures : la tendre mère accueillit facilement les consolantes images qu'on lui présentait. Elle s'occupa du bonheur à venir de son fils, et perdit un instant de vue les dangers présens qu'il allait affronter. Alise devint l'objet de son intérêt le plus vif ; elle prenait de minutieuses informations sur ses qualités, sur ses défauts, sur tout ce qui la concernait : et les rapports qu'elle entendait, ne satisfaisant pas encore son impatiente curiosité, le sire de Parthenay consentit à la conduire au château de Vogué lorsqu'il retourna visiter son ami.

VII

L'arrivée de la dame de Parthenay au château de Vogué fut, pour la fille du baron, un événement de la plus haute importance. Elle fut bien plus inquiète de l'impression qu'elle allait produire sur la mère de Roger, qu'elle ne l'avait été, quelque tems auparavant, de celle qu'elle pourrait produire sur Roger lui-même. C'est qu'alors son cœur indifférent ne faisait pas encore dépendre entièrement son bonheur des sentimens d'un autre… Elle éprouva d'abord, en présence de la dame de Parthenay, un embarras qu'elle n'avait jamais connu, et qu'elle trouvait pénible ; mais la dame de Parthenay, si belle et si bonne, eut bientôt rassuré sa timidité et obtenu son affection. En peu de tems, leur amitié devint celle d'une mère pour sa fille, et d'une fille pour sa mère ; elles se donnaient mutuellement ces noms, et la châtelaine ne laissait pas ignorer à sa jeune amie de quelle manière ces titres si doux seraient un jour ratifiés ; elle ne prévoyait nul obstacle à l'hymen projeté. Les sentimens d'Alise n'étaient pas équivoques, et la châtelaine les démêlait mieux qu'Alise elle-même ; quant à Roger, sa mère était bien loin de présumer qu'il pût y avoir quelque opposition de sa part. « Comment, se disait-elle, serait-il insensible à tant de jeunesse et de charmes ? Il l'aimera ; ils seront heureux par leur obéissance aux volontés de leurs parens. Il n'en arrive pas toujours ainsi… ; mais que le ciel soit mille fois béni pour avoir fait tomber ce sort sur mon Roger ! »

La dame de Parthenay habitait le château de Vogué depuis quelques semaines ; il était tems qu'elle regagnât le sien ; mais elle et Alise ressentaient un extrême chagrin de se séparer, et le sire de Vogué, vaincu par les sollicitations de toutes deux, permit à sa fille d'accompagner son amie au château de Parthenay, et d'y

séjourner quelques tems. Ce n'était pas sans regrets que le vieux seigneur s'était décidé à ce sacrifice ; il sentait bien que peu d'instans lui restaient désormais pour être réuni sur cette terre aux objets de son affection : il était de plus en plus malade et affaibli ; mais son état, alarmant pour les gens qu'éclairait la science, l'était peu pour une enfant à laquelle tous ceux qui l'entouraient dérobaient soigneusement leurs alarmes. Alise ne craignait plus depuis long-tems pour la vie de son père, et nulle fâcheuse inquiétude n'empoisonna le moment de son départ. Ses entretiens avec la châtelaine avaient un charme que rien n'aurait pu remplacer. La mère de Roger ne se lassait pas de revenir sur les circonstances de l'enfance et de la jeunesse de son fils, et sa jeune amie, aussi avide de ces détails qu'elle était empressée de les lui donner, les faisait sans cesse répéter. Avec quel intérêt fut examiné ce manoir où Roger avait pris naissance ! ces lieux qu'il avait si souvent parcourus ! « Je l'ai nourri de mon lait, disait la châtelaine ; voilà la chambre où je venais l'endormir par mes chants : ce berceau fut le sien ; il servira à votre premier-né. » La dame de Parthenay souriait alors, et pressait tendrement sur son cœur la compagne de Roger, celle à laquelle devraient le jour les êtres chéris qui le retraceraient à sa tendresse.

VIII

Pendant ce tems Roger, ivre d'amour, s'éloignait à regret du château de Martigues. La comtesse, craignant que la timidité ne l'empêchât de se rendre à sa gracieuse invitation, aposta sur le chemin qu'il devait parcourir deux de ses serviteurs, qui renouvelèrent au chevalier les instances de leur maîtresse, et qui le

conduisirent au château. Il y fut traité magnifiquement : des jeux, des danses, les délices d'une table délicatement servie, remplissaient les journées. La comtesse se retirait aussi quelquefois avec lui dans quelques-uns des bosquets odoriférans dont elle avait embelli les jardins de Martigues : là, elle lui racontait ses malheurs et ceux de sa famille, son abandon et sa tristesse au milieu d'étrangers qui peut-être la haïssaient en la flattant ; puis, quand elle craignait d'avoir trop prolongé l'attendrissement qu'elle avait fait naître, elle changeait d'entretien ; ou bien, mêlant sa voix aux sons d'un luth harmonieux, elle faisait entendre des accords où Roger retrouvait les accens si doux de sa mère. « Je suis restée bien jeune seule et sans affection sur la terre, disait quelquefois la belle Almaïde ; depuis la mort de ma mère infortunée, un seul cœur n'a pas entendu le mien : je ne puis avoir de confiance en personne ; je ne suis aimée de personne ! — Ah, Madame ! s'écriait Roger, qui oserait exprimer les sentimens que vous faites naître ? N'est-il pas même imprudent de les nourrir au fond de son âme ? » Le feu qui brillait dans les regards du chevalier faisait baisser ceux de la dame ; elle restait plusieurs instans sans parler ; puis, reprenant avec un sourire enchanteur : « Venez, venez, disait-elle ; je vous entretiens ici d'objets peu intéressans, tandis qu'on nous attend pour commencer les jeux de la soirée. » Roger la suivait à travers des allées d'orangers et de roses, ne sachant s'il devait attribuer à cet air embaumé qu'il respirait avec ivresse le trouble délicieux dont il était ému.

La comtesse avait fait promettre à Roger de s'arrêter encore à sa cour lors de son retour, fixé à plus d'une année de là. Elle l'aimait, la dame de Martigues ! L'humeur douce et affable de Roger, son courage et sa mâle beauté, avaient enflammé le cœur de la belle veuve ; elle décida d'en faire son époux, et de s'assurer par

ce moyen un protecteur dont elle n'aurait pas à redouter l'oppression. Les projets du sire de Vogué ne lui avaient pas plus échappé que les sentimens de sa fille ; mais nul obstacle n'effrayait la comtesse, lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses impétueuses passions. « Qu'il m'aime, se disait-elle, et je suis à lui, n'importe à quel prix ! »

Elle n'essaya point de s'opposer au voyage du chevalier : devant avoir pour ennemis tous ceux qui soupiraient pour elle, dès qu'ils perdraient entièrement l'espoir de lui plaire, la prudence prescrivait à la dame de Martigues de ne point encore déclarer un choix ; et elle voulait, avant d'avouer son amour pour Roger, qu'il eût acquis assez de renommée pour pouvoir être opposé avec succès à ses rivaux. Dans ces circonstances, elle le voyait sans peine s'éloigner d'Alise, à laquelle elle redoutait que l'habitude ne l'attachât, et elle comptait aussi sur cette absence pour effacer du cœur de la jeune baronne le penchant qu'elle y avait découvert. Ce penchant, hélas ! était déjà un sentiment vif et durable. La dame de Parthenay, par une conduite que lui dictait la sensibilité de son âme plutôt que sa raison, avait contribué à développer dans le cœur d'Alise une véritable passion pour son fils ; pour ce fils dont elle lui faisait à chaque instant des éloges passionnés, et dont elle lui promettait trop inconsidérément l'amour : en sorte qu'Alise ne pouvait plus désormais renoncer au bonheur dont on l'entretenait sans cesse, sans éprouver d'amers et de profonds regrets.

IX

Gauthier, cependant, voyait avec envie le sort destiné à son frère : quoique peu sensible au pouvoir de la beauté, la jeunesse et les grâces d'Alise avaient fait impression sur son âme ; et lorsqu'il comparait les immenses domaines de l'héritière de Vogué à ceux qui devaient lui revenir, il se disait avec amertume que sa qualité d'aîné ne lui avait pas valu de grandes prérogatives. Imaginant que l'inclination d'Alise changerait aisément les desseins de son père dans le choix de son époux, il cherchait à se rendre agréable à ses yeux ; mais jusqu'alors ses soins avaient eu un résultat opposé à celui qu'il en attendait : Alise éprouvait auprès de lui un malaise qui ressemblait à la frayeur ; la présence du chevalier suffisait pour lui faire perdre la gaîté naturelle à son âge, et ses amusemens les plus chéris lui devenaient insipides dès que Gauthier les partageait. Elle n'osait pas néanmoins refuser ses soins, ni témoigner une injuste aversion au fils de la dame de Parthenay ; mais cette contrainte fit qu'elle quitta le château de Parthenay sans regrets, ressentant mieux le plaisir d'échapper à la pénible société de son nouvel admirateur, que le chagrin de se séparer de son amie. D'ailleurs, elle allait revoir son père, et nulle compagnie ne pouvait long-tems remplacer pour Alise celle de son père.

Elle continuait aussi d'entretenir une active correspondance avec la dame de Parthenay ; les messages se succédaient d'un château à l'autre : Roger était, comme on le pense, l'un des principaux sujets dont on s'entretenait dans ces missives. Les faits d'armes du jeune paladin étant parvenus jusqu'à sa famille, sa mère ne les laissait point ignorer à celle qu'ils intéressaient autant qu'elle. Alise, heureuse et fière de son choix, ne voyait, dans

le sort qui l'attendait, qu'une longue suite de félicité. Le sire de Vogué écoutait, avec autant de complaisance que la dame de Parthenay, la peinture de son naïf amour, et l'aidait de même à parer l'avenir de tous les prestiges de l'espérance.

Près d'une année s'écoula de cette manière, sans que la plus légère inquiétude, le doute le plus léger, troublassent un seul instant la sécurité où vivait la fille du baron ; et cependant un grand chagrin allait l'atteindre ! Son père approchait de sa fin ; il le sentait. « Ma fille, dit-il un jour à Alise, tu sais à présent en quelles mains je te laisserais, si Dieu me rappelait à lui… — Mon père ! s'écria Alise en pâlissant. — Ma chère enfant ! reprit le baron, je ne pense pas que ma vie doive désormais être longue. Prends courage, mon Alise, le ciel m'a exaucé. Je lui avais toujours demandé de vivre assez pour voir ton sort heureusement fixé ; il l'est : le jeune époux qu'on te destine te plaît, et, quant à lui, ses sentimens ne peuvent être douteux : qui n'aimerait mon Alise ! — Mon père ! ô mon père ! » répétait la malheureuse fille dans le délire de la douleur ; et ce cri, qu'on distinguait à peine à travers ses sanglots, déchirait l'âme du seigneur de Vogué. Il la pressa de ses bras affaiblis par de longues souffrances ; le courage du vieux chevalier l'abandonnait, et des larmes inondaient son visage en songeant à cette rude séparation. Dès cet instant, le repos et la gaîté furent bannis de l'âme d'Alise ; la pensée de la mort prochaine de son père empoisonnait même les marques de tendresse qu'elle en recevait : plus de douces rêveries ! plus d'aimables illusions ! la vie, telle qu'elle est, avec ses joies si mélangées, ses peines si profondes, vint l'effrayer de sa triste réalité : elle ne crut plus au bonheur, n'en attendit plus de cet avenir dans lequel elle entrevoyait un chagrin dont rien ne devait la consoler.

« Ma chère fille ! lui disait le seigneur de Vogué, ne t'affliges pas sans mesure ; de beaux jours luiront encore pour toi ; crois-en ton pauvre père, qui le demande chaque jour au ciel ! » La jeune fille, en détournant son visage pour cacher ses larmes, secouait tristement la tête d'un air de doute ; les pressentimens sinistres dont son âme était tourmentée lui semblaient plus dignes de foi que les vœux et les espérances de la tendresse paternelle. Ils ne la trompaient point ces tristes présages ! le sire de Vogué expira peu après. À son lit de mort, il reçut de nouveau de son vieux compagnon l'assurance que ses projets pour le bonheur de sa fille seraient religieusement exécutés. Le sire de Parthenay regarda dès lors comme plus sacrés encore les engagemens qu'il avait contractés, et la pensée d'y apporter le moindre changement lui eût paru un sacrilége.

X

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la mort du sire de Vogué, lorsque Roger revint de son voyage d'outre-mer. La nouvelle de ce malheur lui fut apprise au lieu où il toucha les terres de France, et il se rendit en conséquence sans délai auprès de ses parens. Alise était encore enfermée au fond de son château, refusant toutes consolations, même celles de la dame de Parthenay. Elle ne voulut point voir Roger, et l'on n'insista pas pour le lui présenter, parce qu'on sentait que sa vue devait réveiller des souvenirs douloureux dans l'âme de l'orpheline. Cependant elle l'aimait toujours : l'amour s'augmente plutôt qu'il ne se détruit par la tristesse ; mais elle se serait reproché de chercher, dans de semblables circonstances, la présence du chevalier ; de vouloir si-

tôt de l'adoucissement à son juste chagrin. Hélas ! cette douleur sans mesure à laquelle se livrait Alise en préparait de nouvelles à son âme ! Si Roger l'eût revue alors, si, avant de se trouver en butte à d'autres séductions, il eût été à même de remarquer les heureux changemens que deux années d'absence avaient apportés dans la beauté d'Alise, sans doute il eût regardé comme un bonheur l'obéissance qu'on lui prescrivait. Mais en vain la taille d'Alise était devenue grande, majestueuse ; en vain sa physionomie douce et mélancolique, ses tendres regards portaient le trouble dans les âmes ; Roger ne se la représentait toujours que sous les traits d'une enfant, et la belle comtesse de Martigues n'était point effacée de son souvenir.

Celle-ci, pendant l'absence de Roger, avait été souvent pressée par le sire Josselin de couronner, par le don de sa main, l'amour qu'il ressentait pour elle. Pendant long-tems elle se refusa à ses instances, en alléguant différens motifs dont le chevalier ne s'était jamais entièrement contenté ; mais enfin, lassé de refus auxquels il soupçonnait une cause humiliante pour son orgueil, il exigea une réponse décisive : elle fut telle qu'il l'avait soupçonnée, et dès ce moment il devint l'ennemi déclaré de la comtesse. Il commença par s'emparer de plusieurs de ses domaines sous le prétexte qu'elle en jouissait injustement. Cité par elle au banc du roi, il refusa d'y comparaître, et continua ses ravages sur ses terres, menaçant même de s'emparer du château qu'elle habitait, ainsi que de sa personne. Dans cette extrémité, la dame de Martigues rappela à Roger par un message la promesse qu'il lui avait faite de la défendre, si elle avait besoin de son secours, et elle ajoutait que, sans la crainte de tomber au pouvoir de ses ennemis, elle serait allée elle-même implorer le sire Enguerrand, dont elle sentait bien que dépendait la détermination de son fils. Le

vieux seigneur fut flatté de cette marque de déférence, et il approuva la prompte résolution de Roger ; mais la dame de Parthenay s'étonnait que cette étrangère s'adressât plutôt à son fils qu'à tout autre pour la défendre.

« Cela prouve, dit son époux, que la réputation de notre fils est allée jusqu'à elle. Pars, mon enfant ; un chevalier doit son secours au faible et à la veuve. »

Roger ayant rassemblé à la hâte quelques troupes, s'achemina vers le château de Martigues, tourmenté de la crainte de n'y point arriver assez tôt pour empêcher Almaïde de tomber au pouvoir de son déloyal amant. Cette supposition allumait dans son sein des transports de colère qu'il avait peine à contenir. Il fut reçu avec autant d'empressement que de grâce et de reconnaissance.

« Généreux Roger, dit la comtesse, vos promesses n'étaient donc pas vaines ; vous voulez donc vous montrer mon appui, lorsque tout m'abandonne !

— Madame, ce bras vous est dévoué à jamais !

— J'espère, reprit la comtesse, n'être point obligée de le mettre encore à l'épreuve : mon délaissement a encouragé le sire Josselin à m'offenser, mais j'espère que le secours que je reçois par votre arrivée le rendra moins rebelle à la raison. Il n'oserait se commettre contre la force et le bon droit réunis. »

La dame de Martigues se trompait : l'appui que lui prêtait Roger contribua au contraire à augmenter la fureur du sire de Crécy ; il jura de n'épargner rien pour se venger de l'ingrate qui l'avait dédaigné, et du jeune imprudent que sans doute elle lui préférait.

XI

Tandis que la dame de Martigues sommait ceux de ses vassaux qui lui étaient restés fidèles de se rendre en armes sous les drapeaux de son chevalier, Roger faisait faire dans le château des préparatifs de défense, afin d'y renfermer la comtesse sous la garde de quelques hommes sûrs ; quant à lui, il devait marcher à la rencontre de Josselin ; mais il ne savait point encore en quel lieu il était le plus certain de le joindre, et les jours s'écoulaient rapidement au château de Martigues. Le jeune chevalier oubliait aux côtés de sa dame jusqu'au danger qu'elle courait ; l'amour embellissait pour lui les fatigues et les soucis précurseurs de la guerre, et les lui faisait préférer à la pompe et aux délices de la plus aimable cour. Au retour d'une tournée pénible, lorsqu'il avait travaillé de ses mains aux ouvrages qu'il ordonnait, la comtesse essuyait elle-même la sueur dont son front était baigné, lui présentait le breuvage qui devait apaiser sa soif. Il lui disait quelquefois : « Ô belle Almaïde ! qu'il serait doux de pouvoir consacrer sa vie à vous servir !...

— Il faudrait pour cela, répondait la comtesse, être libre...

— Eh ! quelles chaînes ne seraient pas brisées avec joie pour les vôtres ! la dame abandonnée serait elle-même forcée d'applaudir au nouveau choix de son serviteur.

— Je ne le pense pas ainsi, disait en souriant la comtesse. Puis elle restait rêveuse et préoccupée, comme si elle eût médité sur des pensées qu'elle n'osait pas exprimer. La crainte et l'approche des dangers n'empêchaient point les habitans du château de Martigues de se livrer à quelques délassemens. Des entretiens intéressans, les vers et la musique occupaient plusieurs instans de

la journée : la veille même du jour où Roger devait aller présenter le combat au sire de Crécy, il chantait, assis auprès de la comtesse, des lais et des chansons d'amour ; mais les chants qui s'offraient alors à sa mémoire étaient tous en harmonie avec les dispositions de son cœur, et il commença d'une voix émue, celui-ci, qu'il avait appris dans son enfance :

« Je prends congé de vous, ma mie, et jamais je n'eus plus de regret de vous quitter ! Je vous recommande à Dieu, ma mie ; vous, pour qui mon cœur fond et languit ; vous, qui me plûtes et que j'aimai plus que toute chose du monde, depuis le premier instant que je vous vis et vous parlai ; vous, à qui je suis plus qu'à moi-même !... »

Il s'interrompit en cet endroit, et la comtesse, baissant les yeux avec embarras, lui demanda s'il avait lui-même composé les paroles qu'elle venait d'entendre.

« Non, dit-il, je les ai apprises de ma mère, qui les avait ouïes chanter à un troubadour fameux.

— Ce troubadour, reprit la comtesse, prendrait plus de goût encore à ses vers, s'il pouvait les entendre de votre bouche. »

Roger répartit, d'un air doux et timide, qu'il était facile d'exprimer ce qu'on ressentait vivement... La comtesse ne répondit pas, et Roger, n'osant exprimer que par ses regards les vœux et les espérances qu'en dépit de sa modestie il ne pouvait s'empêcher de concevoir, fléchit un genou, et porta à ses lèvres la main de la comtesse. Celle-ci, immobile et silencieuse, continuait de tenir ses regards fixés sur la terre.

« Votre foi ne vous appartient plus, dit-elle enfin.

— Je ne l'engageai jamais ! s'écria Roger. Le seigneur mon père avait désiré, il est vrai, me donner en mariage la fille de son ami ; mais ni la demoiselle de Vogué, ni moi, n'avons ratifié les engagemens pris par nos parens ; je ne l'ai point revue depuis son enfance ; et qui sait ce que le tems a pu amener ?

— Vous n'avez point ratifié les engagemens pris par vos parens ? répéta la dame de Martigues ; eh bien, sire Roger, nous reprendrons cet entretien dans un autre instant. En attendant, portez mes couleurs, puisque vous allez combattre pour ma cause. » En parlant ainsi, elle détacha l'écharpe qui serrait sa taille élégante, et la donna à Roger.

« On vous la rapportera teinte de mon sang, s'écria le chevalier, ou plutôt elle me rendra invincible !... Josselin ! Josselin ! je te défie et mille autres avec toi ! »

XII

Le reste de la nuit fut employé par Roger aux préparatifs nécessaires à son départ, ainsi qu'au combat qui devait avoir lieu entre le sire de Crécy et lui. Lorsque le jour fut près de paraître, il sortit doucement de son appartement ; et passant près de celui où reposait Almaïde, il s'arrêta dans l'espoir de recueillir encore un soupir, un mot de celle qu'il adorait. Mais tout-à-coup on vint l'avertir que le château était investi par les soldats de Josselin. La prudence ordonnait de s'assurer de leur nombre avant de les attaquer. Roger, sans perdre un instant, prépara tout dans le château pour une prompte défense ; et ce n'était pas sans raison, car le siége, entrepris sur-le-champ, fut poussé avec une extrême fu-

reur. Les assiégeans mêlaient à leurs menaces des railleries offensantes sur la dame et son chevalier.

« Madame, dit Roger à la comtesse, votre honneur, le mien, exigent que je propose au sire de Josselin un combat à outrance ; la mort de l'un de nous peut seule laver tant d'outrages. — Ô Dieu ! s'écria la dame de Martigues, la mort de l'un de vous ! »

L'image de Roger mourant se présentant dans toute son horreur à sa pensée, elle restait sans force pour dissimuler sa douleur. Elle s'appuya sur le sein du chevalier et pleura amèrement.

« Quel barbare peut ainsi prendre plaisir à faire couler ses larmes ! disait Roger. Almaïde, je le jure, vous serez vengée ! »

Le jour même un cartel fut envoyé au déloyal chevalier ; il le reçut avec un dédaigneux sourire : sa taille gigantesque, sa force prodigieuse le rassuraient. Il demandait que l'une des conditions du combat fût que la comtesse ne fût pas libre de refuser sa main au vainqueur ; mais cette proposition, loin d'être acceptée, ne servit qu'à porter à leur comble la colère et l'indignation qu'éprouvait Roger.

« Insolent ! disait-il, le vainqueur doit venir à ses pieds lui demander comment il peut de nouveau la servir ou réparer ses torts à son égard. Mais prétendre tyranniser son cœur, obtenir par la force le prix dû seulement au plus tendre amour !... je te punirai aussi de cet outrage. Almaïde, cependant, si la cause de l'injustice triomphait, si la mort m'attendait où je vais chercher la victoire, promettez-moi de ne point céder aux désirs de l'odieux Josselin. Tout ce qui reste en France de bras généreux s'armeront pour votre querelle : cherchez des défenseurs ; qu'en mourant je n'aie pas la certitude de vous laisser à Josselin.

— Ne t'inquiètes pas pour moi de l'issue du combat où tu t'exposes, lui dit la comtesse ; si tu succombes, je n'aurai plus de crainte à avoir : Roger, je t'aime, et je jure de ne point survivre à ta perte. — Dieu puissant ! s'écria Roger, protégez mes armes ! je ne saurais plus à présent quitter sans désespoir cette terre de félicité. Almaïde ! être aimé de toi !... »

Il pressa contre son cœur le cœur agité de la comtesse ; et, pour la première fois, les lèvres du beau chevalier effleurèrent sa bouche fraîche et parfumée comme une rose.

XIII

Rien désormais ne pouvait séparer le chevalier de sa dame ; il était résolu de braver tout pour l'obtenir.

« N'oublieras-tu jamais cet instant, lui disait Almaïde, cet instant qui dispose sans retour de mon sort ?

— Je t'adore ! répétait Roger ; » et la belle Almaïde, levant timidement ses beaux yeux sur les siens, achevait de l'enivrer par un sourire. Mais bientôt les sons belliqueux de la trompette, et les cris des hérauts d'armes annoncent que la lice est ouverte. Les deux champions s'avancent fièrement au milieu d'une foule de spectateurs ; les motifs et les conditions du combat expliqués, les défis portés, une lutte à outrance s'engage entr'eux ; ils se frappent tour à tour, de l'épée, et du poignard. Plus d'une fois déjà Roger avait été atteint par le fer de son adversaire, et son sang rougissait son armure. La comtesse éperdue parcourait à grands pas les vastes salles de son château : au premier coup reçu

par Roger elle avait quitté le rempart, d'où elle pouvait être témoin du combat ; et pâle, égarée, elle attendait, dans d'horribles angoisses, le messager chargé de lui en apprendre l'issue. « Dieu ! disait-elle, protégez-le ! son amour n'est point criminel ! Si le mien vous offense, que j'en porte seule la peine ; mais lui ! oh, qu'il me soit donné de le revoir ! Encore un instant, un seul instant de la félicité des anges, et après, des tourmens éternels s'il le faut. »

Roger, cependant, dont l'amour doublait les forces et la valeur, était parvenu à faire mordre la poussière à son ennemi. « Chevalier, lui dit-il, les conditions de notre combat me rendent maître de vos jours ; voulez-vous les conserver par l'aveu de vos injustices ? Consentez-vous enfin à reconnaître la comtesse pour maîtresse absolue de ses biens, ainsi que de sa personne ? »

Des flots de sang s'échappaient de la bouche de Josselin étendu sur l'arène. Son âme farouche, aigrie encore par cet affront, renfermait des trésors de haine et de vengeance.

« Jurez, continua Roger, de cesser vos persécutions contre la comtesse de Martigues ; à ce prix, mon amitié vous est acquise, si vous la désirez.

— Je le jure, foi de chevalier, murmura sourdement Josselin ; mais je ne sollicite l'amitié de personne. » Roger, satisfait de l'avantage qu'il avait remporté, ne s'offensa point de ces paroles dictées par un chagrin auquel il compâtissait sincèrement. Il essaya au contraire d'adoucir la pénible situation du chevalier par tous les procédés que la générosité de son âme put lui dicter ; mais Josselin refusa durement ces consolations ; et, quoique ses dangereuses blessures ne permissent pas de le transporter au

loin sans exposer sa vie, ce fut avec beaucoup de peine que ses gens purent le décider à accepter un asile au manoir de Martigues ; et il n'y consentit que sous la condition qu'il serait placé dans un appartement éloigné de celui qu'habitaient la comtesse et son hôte. Il fut en conséquence transporté dans une tour attenant à la chapelle, qui renfermait les tombes des sires de Martigues. La comtesse avait entièrement abandonné cette chapelle, ainsi que la partie du château qu'elle avoisinait ; une seule personne habitait če lieu, c'était l'écuyer qui avait accompagné le comte Raymond dans son dernier pèlerinage. Cet homme conservait peu de relations avec les autres habitans du château, et paraissait plongé dans une noire mélancolie. Il fut, au reste, fort utile à Josselin ; car peu d'hommes de son tems étaient plus instruits que lui dans la connaissance des plantes et dans l'art de guérir les blessures. Il ne refusa point ses secours au malade ; mais la comtesse parut mécontente des arrangemens pris à cet égard, et, pendant un moment, un nuage obscurcit son front ; mais la joie que lui causait le résultat du combat, et les soins qu'il fallait donner aux légères blessures que Roger y avait reçues, ne laissèrent pas long-tems à ses pensées le loisir de se porter sur d'autres sujets. Le seigneur de Crécy était oublié avant même d'avoir quitté le château, dont il partit cependant dès qu'il le put sans danger pour sa vie.

XIV

Le chevalier et la dame, délivrés de cette dernière inquiétude, ne pensèrent plus qu'à rendre indissolubles les nœuds qui les unissaient. Roger ne prévoyait aucun obstacle à son hymen ; il pen-

sait que son père, frappé de la grandeur d'une telle alliance, ne voudrait pas s'y opposer ; mais la comtesse, en se rappelant les engagemens contractés par le vieux seigneur, et la sévérité de son caractère, éprouvait de vives inquiétudes.

« Jure-moi, dit-elle à Roger, de revenir ici, quelle que soit la décision de ton père ; que j'aie, quoi qu'il arrive, la certitude de te revoir !

— Quel doute ! s'écriait Roger : eh ! penses-tu que je pourrais supporter la vie sans être certain de vivre uniquement pour toi ! » Almaïde souriait avec tendresse ; cependant la confiance de son ami ne la rassurait pas entièrement. Elle redoutait cette absence, pendant laquelle Roger serait exposé à des séductions peut-être dangereuses, et sa soumission à la volonté de son père, et l'inflexibilité de cette volonté. Elle avait enfin la défiance et la crainte que donne l'expérience de la vie, et par conséquent du malheur. Mais Roger, aux premiers jours de sa jeunesse, aimé de celle qu'il adorait, vainqueur de son rival, Roger ne redoutait rien.

C'est dans cette disposition qu'il arriva auprès de son père. Le vieux baron, après l'avoir complimenté sur le succès de ses armes, ajouta en souriant : « Ta fiancée ne t'en recevra pas plus mal pour cela ; la gloire ne nuit pas auprès des dames, comme tu sais. » Roger se troubla, et demanda avec embarras s'il était certain que la volonté de la demoiselle de Vogué eût été consultée dans les arrangemens pris à son égard.

« La volonté d'une demoiselle de noble maison diffère-t-elle jamais de celle de sa famille ? reprit sévèrement le sire de Parthenay. Que signifient ces paroles ?

— Mon père, je ne suis plus le maître de ma foi ; je l'ai engagée à la dame de Martigues.

— Engager ta foi sans mon aveu ! et lorsqu'elle n'était plus libre ! s'écria le père, au comble de l'étonnement et de l'indignation. Es-tu donc si peu instruit des devoirs d'un homme d'honneur et d'un chevalier, que tu regardes leurs promesses comme vaines ?

— Mon père, je n'avais rien promis à la demoiselle de Vogué.

— Tu n'as rien promis ! mais moi, moi, j'ai promis pour toi, et tu ne m'as point démenti. Je ne l'aurais pas souffert, je l'avoue, comme je ne souffrirai point aujourd'hui que tu outrages par un refus offensant la fille de ton bienfaiteur, du meilleur ami de ton père. Ta faute est grande ; mais tu peux me la faire oublier par une prompte obéissance, et j'y compte.

— Mon père, je n'abandonnerai pas la dame que j'aime, et dont je suis aimé, pour celle dont je n'ai à attendre que de l'indifférence. J'ai juré amour et constance à la dame de Martigues, je veux tenir mes sermens.

— Quel langage est cela ! s'écria le vieux baron enflammé de courroux ; tu sembles oublier que c'est à ton seigneur, à ton père que tu t'adresses ! Mais, écoute : si tu persistes dans ta rebellion, prépare-toi à me voir, à la tête des vassaux auxquels tu refuses de commander, aller te demander raison de l'injure faite à leur maîtresse jusque sous les murs de ce château, où une femme perfide troubla ta raison, et te fait méconnaître, mon autorité. Nous verrons si elle aura encore le pouvoir de te faire tourner tes armes contre moi !

« Mon père, s'écria Roger, ayez pitié de votre fils ! ne le condamnez pas à un malheur certain ! » Le vieillard jeta sur le malheureux chevalier des regards courroucés et dédaigneux, et sortit sans vouloir l'entendre davantage.

XV

La dame de Parthenay, inquiète des motifs de la conférence qui avait lieu entre Roger et son père, venait chercher à en apprendre le résultat : elle trouva Roger étendu sur un siége, le visage entièrement caché par ses mains, et donnant toutes les marques d'une vive douleur.

« Madame, s'écria-t-il en l'apercevant, c'en est fait du bonheur de votre fils ! je suis malheureux à jamais ! »

La dame de Parthenay écouta avec bien de la tristesse le récit qui suivit cette exclamation.

« Hélas ! lui dit-elle, que de chagrins ! et qui pouvait les prévoir ? celle qu'on te destine, belle et vertueuse, méritait ton amour ; elle l'obtiendrait peut-être, si tu pouvais la connaître.

— Jamais ! jamais ! ah ! si vous-même connaissiez Almaïde. »

La dame de Parthenay avait assez ouï vanter la beauté et l'esprit de la comtesse pour comprendre quelle passion elle avait pu inspirer à son fils ; mais elle n'en était que plus inquiète des suites de cette passion, car elle connaissait aussi l'humeur inflexible de son époux.

« Que veux-tu, qu'espères-tu, reprit-elle tristement.

— Madame, le sire Enguerrand a pour vous tant d'estime et de tendresse, peut-être parviendrez-vous à le fléchir.

— Fléchir le sire Enguerrand ! Hélas ! qui peut s'en flatter. N'importe, je l'essaierai… Ton bonheur est le premier intérêt de ma vie… Mais il me semblait si bien assuré. Ô pauvre Alise !… »

Le chagrin qu'allait ressentir Alise n'était pas l'un des moindres sujets de celui qu'éprouvait la dame de Parthenay ; mais tous ses sentimens étaient subordonnés à sa tendresse pour son fils, et nul intérêt ne pouvait balancer celui-là dans son âme. « Alise ne serait pas heureuse, disait-elle, puisqu'elle ne serait pas aimée, et tous deux alors souffriraient de longs tourmens, tandis que le tems peut, en guérissant l'héritière de Vogué de l'amour malheureux qu'elle porte à mon fils, la rendre sensible à celui d'un autre qui saura mieux apprécier un tel bonheur. »

C'est ainsi que la tendre mère cherchait à excuser à ses propres yeux la faiblesse avec laquelle elle cédait aux vœux de son enfant chéri ; mais toutes ses représentations furent inutiles auprès du sire Enguerrand.

« Je ne dois, je ne veux rien entendre à ce sujet, s'écriait-il ; La fille de mon frère d'armes, l'unique enfant de mon brave Baudouin, repoussée par les miens, va chercher dans une famille étrangère l'affection et l'appui que nous avions promis pour elle à son père ! et un indigne fils oserait… Je le maudis, Madame ; il n'aura pas d'ennemi plus terrible que moi, s'il ne tient pas ses engagemens et les miens.

— Ah ! seigneur, révoquez cette horrible sentence ; l'amour l'égare, mais, à son âge, n'est-on pas excusable d'y céder ?

— L'amour ! qu'est-ce que l'amour, Madame, quand il s'agit de l'honneur et du devoir ! Je ne lui défendis jamais de servir les dames ; je ne l'ai point retenu lorsqu'il est allé secourir cette perfide veuve ; mais devait-elle, pour prix de ma condescendance, engager mon fils à la révolte. N'était-ce pas à elle au contraire à lui rappeler ses sermens, s'il les eût oubliés. »

« Ah ! pensait la dame de Parthenay, est-il donc si facile de renoncer à l'amour de mon fils, de mon Roger ?... Malheureuse Alise ! malheureuse Almaïde !... mais plus malheureux Roger, s'il faut que tu restes en butte à toute la colère de ton père ! »

Et la triste châtelaine poursuivait son sévère époux de ses larmes et de ses prières, lui criant merci pour leur sang ! pour le fruit de leur hymen !

XVI

Lorsque le trouble et la tristesse régnaient ainsi au château de Parthenay, Gauthier y arriva au retour d'un voyage.

Son père l'instruisit en peu de mots des motifs de plaintes qu'il avait contre Roger. Gauthier éprouva beaucoup de joie de cette confidence. « Sans doute, dit-il à son père, le nom de votre ami ne doit point être porté par un autre que votre fils ; mais est-il indispensable que Roger plutôt que moi jouisse des avantages assurés par le sire de Vogué à l'un de vos enfans ? Je puis remplir les engagemens de mon frère, et je me trouverai heureux d'obtenir le bien qu'il dédaigne. »

Le sire de Parthenay avait toujours eu de la déférence pour les opinions de son fils aîné ; il examina sérieusement le parti qu'il proposait, et, après quelques objections, il consentit à l'adopter, mais sous la condition qu'Alise n'y répugnerait en aucune manière ; car ayant promis au sire de Vogué d'être pour sa fille un autre lui-même, il prétendait agir dans cette occasion importante comme son ami aurait agi, et ne point contrarier l'inclination de la jeune baronne dans le choix de son époux. En conséquence, Roger ne devait se regarder comme libre de disposer de sa main, que lorsque Alise aurait accepté celle de son frère.

Cette décision remplit Roger d'un espoir que sa mère ne partagea point. En comparant ses deux fils, il lui semblait bien difficile que l'aîné fût préféré au cadet ; et elle avait pour surcroît de craintes la connaissance des sentimens d'Alise !...

« Es-tu bien décidé, disait-elle à Roger, à résister ouvertement à ton père, si la demoiselle de Vogué, trompant ton espérance, persiste à te choisir pour son époux ?

— Je suis décidé à ne jamais trahir la foi que j'ai jurée ! l'exil me dérobera à l'odieuse tyrannie qu'on prétend exercer contre moi ; et sûrement Almaïde ne refusera pas de me suivre dans quelque désert inaccessible ?

— Eh malheureux ! dans quel désert inaccessible ne saurait-on être atteint par la malédiction de son père ?

— Mon père m'a maudit !

— Non, cette horrible parole n'a point été prononcée : mais attends-toi aux plus terribles marques de son courroux, s'il te voit sacrifier à ce qu'il nomme une honteuse faiblesse, tous tes de-

voirs, et l'amour de tous les tiens ! Ingrat ! ma tendresse, celle de ton père, ne peuvent donc balancer un seul instant dans ton cœur la passion insensée que t'inspire cette étrangère ?

— Madame, s'écria Roger, je vous aime plus qu'on n'aima jamais la meilleure des mères ! mais elle aussi m'aime ; et il s'appuya contre ce cœur qui renfermait tant d'indulgence et d'amour, et pleura.

« Malheureux enfant ! disait la dame de Parthenay, que ne puis-je, au prix de ma vie, assurer ta félicité ! »

La mère de Roger ne formait plus alors qu'un vœu, c'est qu'Alise acceptât promptement l'échange qu'elle avait résolu d'aller elle-même lui proposer, ne s'en rapportant à personne pour la réussite de cette commission délicate. Elle aussi sacrifiait beaucoup d'affections à une seule ! car elle savait mieux qu'une autre combien il en coûterait à sa jeune amie de renoncer à l'espoir entretenu si long-tems dans son âme.

Elle ne connaissait point au reste l'extrême éloignement que Gauthier inspirait à l'héritière de Vogué : « Pourquoi, imaginait la dame de Parthenay, ne dédaignerait-elle pas à son tour celui qui la dédaigne, pour s'attacher à celui dont elle est aimée ? » La dame de Parthenay, en raisonnant ainsi, prouvait qu'elle ignorait encore à quel point les impressions d'Alise étaient profondes et durables.

XVII

Le retour de Roger en France avait eu seul le pouvoir de distraire un instant la jeune baronne du profond chagrin auquel elle était alors en proie : ses regrets furent moins amers en apprenant que Roger en donnait aussi de bien vifs à leur perte commune : son cœur battait, une rougeur subite colorait ses joues chaque fois qu'il était question de ses engagemens avec le jeune chevalier : elle entrevoyait encore dans l'avenir quelques jours de félicité. Mais elle ne pouvait les devoir qu'à Roger.

La dame de Parthenay, en la prévenant de sa visite, ne fit aucune mention de son fils ; Alise n'interpréta point cette réserve d'une manière contraire à ses vœux secrets ; et, à l'arrivée de la dame, ses yeux errèrent un instant d'un air inquiet sur les personnes qui accompagnaient son amie. Elle la reçut néanmoins avec un aimable empressement.

« Ma fille, dit la châtelaine, j'ai à te communiquer des choses d'une grande importance. »

L'émotion étouffait sa voix. Elle reprit après un court silence.

« Ne consentirais-tu à être ma fille, que sous la condition que l'un de mes fils plutôt que l'autre t'assurerait ce titre ? »

Alise la regarda étonnée, attendant l'explication de ce discours.

« Oui, continua la dame de Parthenay, notre sort à tous dépend de toi. Roger t'est promis. Mais Roger ne saurait faire ton bonheur ; et cependant son père exige qu'il tienne ses engagemens, à moins que tu ne consentes à accepter à sa place son frère

Gauthier. Gauthier t'aime, et toi, pourrais-tu le haïr ? N'est-il pas aussi né de moi ? En acceptant sa main, tu le combles de joie, et tu empêches le malheur de Roger. Car il serait inutile de te le cacher, mon enfant, Roger ne peut plus être ton époux : les charmes de la dame de Martigues l'ont séduit ; et il mourra si on le force de renoncer à elle !

— Madame ! par pitié ! s'écria la malheureuse baronne en cherchant à cacher sa douleur et sa confusion.

— Ma douce Alise, reprit la dame de Parthenay, tes souffrances navrent mon cœur ; mais mon amitié ne saurait-elle les adoucir ! tu seras toujours mon enfant la plus chère ! Nous ne nous quitterons jamais ! Nous serons deux pour supporter tes peines ! et, crois-moi, le tems les calmera ; il en calme de bien cruelles !... Tes fils aussi te consoleront. » Ces derniers mots, qui rappelaient à la pensée d'Alise les rêves dont son amie l'avait autrefois bercée, firent couler ses larmes plus amères ; elle pressa fortement de ses mains son front brûlant et couvert de rougeur, et demanda à être seule quelques instans. La dame de Parthenay, en s'inclinant pour sortir, jeta sur sa jeune amie un regard où se peignaient toutes les pénibles émotions de son âme ; Alise alors s'élança dans ses bras et la tint long-tems pressée contre son cœur. « Pardonnez-moi ! ayez pitié de moi ! dit-elle, je suis injuste peut-être ; mais j'ai tant souffert ! tout est fini. Je ne serai point la cause du malheur de votre fils, soyez sans inquiétude à cet égard. Mais faut-il pour assurer sa félicité, me dévouer à un long malheur ? Ma bonne amie, je puis jurer de n'être jamais à lui ; mais... être à un autre !

— Hélas ! reprit tristement la dame de Parthenay, voilà cependant la condition impérieusement exigée par mon sévère époux ;

il ne se rendra qu'à celle-là.

— Qui sait ? dit Alise ; j'ai meilleur espoir. »

Elle semblait fortement préoccupée. La dame de Parthenay la quitta ; Alise n'essaya point de la retenir. La solitude lui convenait mieux alors que la compagnie de qui que ce fût. Sans accuser la châtelaine de ses peines, elle était désormais peu disposée à les lui confier. Elle voyait trop à travers toutes les marques de compassion que lui donnait la dame de Parthenay, que ses souffrances seraient comptées pour peu de chose, lorsqu'il s'agirait d'assurer le contentement de son fils.

« Et cela n'est-il pas naturel ? se disait amèrement l'orpheline. Moi aussi j'aurais été le premier, l'unique objet de la sollicitude de mon père ! Ah ! je ne me suis pas encore assez dit, le jour où je l'ai perdu, qu'il fallait renoncer à tout le bonheur, et à toutes les affections de cette terre. »

Un grand dégoût de la vie et de ses fragiles attachemens s'emparait de l'âme d'Alise. Désabusée avant le tems des douces illusions du jeune âge, elle repoussait tristement désormais une existence si loin de réaliser les rêves brillans de son imagination.

Il n'était pas rare alors de voir des chevaliers et des dames à la fleur de leurs ans, se vouer à une retraite austère, soit en fondant des monastères, soit en allant habiter quelques antres sauvages au milieu des déserts. Alise avait toujours ouï avec un extrême intérêt les récits d'événemens de ce genre. Son esprit, naturellement rêveur et mélancolique, se plaisait à la peinture de cette entière abnégation des choses de la vie, et elle prenait, sur ces anachorètes, des informations minutieuses, comme si un vague pressentiment l'eût avertie qu'un jour elle voudrait les imiter. Ce jour

était venu. Elle ne pouvait pas se dissimuler qu'en portant, dans une autre famille que celle du sire de Parthenay, son nom et son immense héritage, elle exposait Roger à toute l'indignation de son père, et faisait par conséquent son malheur. La pensée de l'hymen de Gauthier lui était trop odieuse pour qu'elle s'y arrêtât un seul instant. Elle ne voyait qu'un moyen de conserver sa liberté sans enchaîner celle de Roger ; c'était de disparaître entièrement du monde, et d'assurer ses biens au sire de Parthenay. Elle réfléchissait profondément sur ce dessein, lorsque sa méditation fut interrompue par l'arrivée de l'un de ses serviteurs, le fidèle Béranger, l'époux de la femme qui l'avait nourrie de son lait. Ce brave homme, depuis la perte de sa femme et celle de son maître, reportait toutes ses affections sur l'objet qui avait été le plus chéri de l'un et de l'autre ; et Alise récompensait son attachement par une entière confiance. D'après le droit qu'elle lui en avait donné, il s'informait exactement de tout ce qui la concernait, et il lui demanda quelles nouvelles étaient apportées par la dame de Parthenay, et à quelle époque aurait lieu l'hymen projeté. La pauvre Alise fut forcée alors d'expliquer tous les changemens survenus dans son sort. L'indignation du vieux domestique fut extrême à ce récit.

« Vous devez, dit-il, faire sur-le-champ un autre choix. Les plus puissans barons de la contrée tiendront à honneur de s'allier à votre noble maison ; et il est de votre dignité de vous décider sans tarder pour l'un d'eux.

— Hélas ! dit Alise, le fils du sire de Parthenay avait ma tendresse, tu le sais, et son ingratitude ne m'a point guérie. Dois-je donc aller jurer à un respectable seigneur un amour que je ne pourrais point ressentir ?

— Madame, reprit Béranger, les troubadours et les pèlerins qui s'arrêtent au château parlent beaucoup depuis quelque tems d'un hermitage fameux auquel il suffit de faire un pèlerinage pour se guérir de l'amour le plus passionné. Cet hermitage, situé au milieu de la chaîne de montagnes qui séparent les terres de Guienne de celles de Provence, est dédié à Saint-Valentin, et fut consacré, dit-on, par la présence de ce saint ; l'hermite qui l'habite à présent est un homme dont on rapporte des choses bien étranges ; mais ses prières n'en sont pas moins toutes-puissantes pour rendre la paix aux cœurs tourmentés d'amour sans espoir. C'est là qu'un troubadour bien connu, devenu insensé par la perte de l'objet de sa tendresse, a recouvré la raison : c'est là que se rendent tous les chevaliers accablés des rigueurs de leurs dames : si vous le souhaitez, je vous y conduirai. »

Ce n'était pas la première fois qu'Alise entendait parler de l'hermite du mont Saint-Valentin ; sa réputation s'étendait au loin ; et, quoique peu de personnes l'eussent vu, car il était fort difficile de le rencontrer, chacun avait à faire sur son compte des récits plus ou moins singuliers. Cependant Alise accueillait l'avis de Béranger, plutôt dans l'espoir d'exécuter avec moins de difficulté le projet qu'elle avait formé, que dans celui d'obtenir une guérison, qu'elle jugeait impossible, et que peut-être même elle ne souhaitait pas. À son âge les peines de l'amour sont souvent préférées à la froide indifférence ; mais pour que son dévouement fût utile à celui qui le dictait, quelques précautions étaient nécessaires ; elle calculait, avec une généreuse prévoyance, les moyens les plus certains de rendre la liberté à Roger, sans lui faire encourir la disgrâce de son père. Enfin, après de longues réflexions, elle écrivit la lettre suivante.

XVIII

« Sire Enguerrand, je suis bien satisfaite que votre fils m'ait prévenue dans la proposition que j'avais dessein de vous faire. Je ne l'acceptais pour époux que par soumission aux volontés de mon père ainsi qu'aux vôtres, mon inclination ne m'y portant point ; mais, puisqu'à sa sollicitation, vous consentez à rompre nos engagemens, je profiterai avec joie de la liberté qui m'est rendue, et je vous demanderai, à ce propos, la permission de conserver quelque tems encore cette liberté. Je me trouve trop jeune pour serrer à présent les nœuds du mariage ; mais je vous engage aujourd'hui ma parole solennelle de n'avoir jamais d'autre époux que le seigneur Gauthier, et de ne point porter dans une famille étrangère le nom et les biens que mon père destinait à l'un de vos fils.

» Adieu, seigneur Enguerrand, je vous souhaite à tous grand bonheur et grande fortune. »

En remettant cette lettre à la dame de Parthenay, Alise l'instruisit de son prochain voyage, et feignit d'espérer retrouver dans ce pèlerinage la force de remplir les promesses qu'elle faisait au sire de Parthenay. La châtelaine admira la générosité de sa jeune amie : elle pleura, mais sans avoir le courage de détourner Alise d'un sacrifice qui assurait le bonheur de Roger. Le voyage au mont Saint-Valentin offrait des difficultés et des dangers dont la dame de Parthenay était effrayée. Comme elle était sur le point de partir, elle détacha de son cou une petite croix formée de plusieurs pierres précieuses, et l'offrit à Alise, en l'assurant que cette relique la préserverait de tout accident.

« C'est Roger qui l'a rapportée de la Terre Sainte, continua la dame de Parthenay. Elle a touché le tombeau de Notre-Seigneur. Porte-la, ma fille, et puisse-t-elle, non pas seulement te préserver de malheur, mais attirer sur toi toutes les bénédictions du ciel ! » Qui pourrait exprimer la foule d'émotions diverses qui agitèrent en cet instant l'âme de l'héritière de Vogué !

— Pourquoi, dit-elle d'une voix timide, le seigneur Roger n'a-t-il pas gardé pour lui-même ce talisman ? La vie qu'il mène offre plus de dangers qu'aucune autre.

— Il craindrait sûrement, répondit la châtelaine, de faire soupçonner sa valeur par un semblable préservatif. Quoi qu'il en soit, il avait rapporté pour moi ce bijou précieux ; mais il applaudira le premier à l'usage que j'en fais, et tu m'affligerais sensiblement, en refusant ce don de mon amitié. À mon âge, il est inutile de se prémunir contre des accidens qui ne sauraient plus désormais abréger de beaucoup une carrière près de sa fin ; mais toi, mon enfant, toi à qui tant de jours, et, je l'espère, tant de jours heureux sont réservés, nulle précaution n'est à négliger quand il s'agit de les conserver. »

Alise leva tristement les yeux au ciel ; et, sans répliquer, elle laissa passer à son cou le ruban auquel était suspendue la croix miraculeuse. Elle se promit qu'après sa mort on rapporterait à Roger cet objet auquel il attachait du prix, et qu'il saurait que c'était tout ce qu'elle avait voulu conserver des grandes richesses qui lui furent départies.

Sitôt après le départ de la châtelaine, elle s'occupa des préparatifs du sien. Elle distribua des aumônes à ses pauvres vassaux, fit des libéralités à tous ses domestiques. Ceux-ci pleuraient en

lui disant adieu, quoiqu'ils espérassent la revoir bientôt ; mais elle ! quelles ne devaient pas être ses angoisses ? Hélas ! elle n'avait pas pressenti tout ce que ces momens auraient de cruel. Tout ce qu'elle éprouverait de regrets déchirans, en se séparant, peut-être sans retour, des êtres qui avaient aimé, protégé son enfance ; de ces lieux où s'était écoulé le rapide bonheur de sa triste vie. Mais plus le sacrifice était grand, plus son âme avide de douleur le calculait avec complaisance. C'était pour assurer le bonheur de Roger, qui ne connaîtrait jamais son dévouement, dont elle était dédaignée, méconnue, qu'elle renonçait à un sort que tant d'autres auraient jugé digne d'envie, et qu'elle se vouait à la tristesse d'une solitude semblable à la tombe.

Ses derniers adieux s'adressèrent au tombeau du sire de Vogué, et cette séparation ne fut pas la moins douloureuse de toutes.

« Ô mon père ! disait la triste orpheline, à genoux sur la pierre froide qu'elle couvrait de baisers et de larmes, mon père, intercédez pour que votre fille ne tarde pas à se réunir à vous ! »

XIX

Béranger avait jugé prudent que sa jeune maîtresse trompât les regards, et déguisât son sexe et sa beauté sous les habits d'un homme. Une longue robe de couleur brune cachait sa taille élégante ; ses beaux cheveux ne flottaient plus sur son cou et n'ombrageaient pas même son front ; ils étaient soigneusement relevés sous un chapeau de pèlerin, qui voilait en même tems la plus grande partie de ses traits.

Elle marchait légèrement et sans peine. L'éducation qu'elle avait reçue avait endurci son corps délicat contre la fatigue : mais lors même qu'elle en eût éprouvé, la préoccupation de son esprit la lui aurait fait oublier.

Ses pensées la portaient au château de Martigues, dont elle parcourait en cet instant la route, car l'hermitage de Saint-Valentin était à peu de distance de ce château. Elle savait que le sire de Parthenay, satisfait des promesses que contenait sa lettre, avait permis à son fils de se rendre auprès de celle qu'il aimait, et que des fêtes, des cours d'amour, des tournois, annonçaient au loin le bonheur de la dame et de son chevalier. Alise se représentait cette belle comtesse entourée d'une cour brillante, ne remarquant parmi les nombreux admirateurs de ses charmes que Roger. Un regard, dirigé vers le Ciel, calmait le trouble de la jeune pèlerine. S'élevant alors au-dessus de tous les sentimens terrestres, elle souhaitait que la félicité de tous deux fût entière et durable ; quant à elle, son sort ici-bas ne l'occupait plus.

Béranger, cependant, attentif à ce que sa compagne ne se livrât pas à une fatigue au-dessus de ses forces, ne traversait jamais un ombrage plus frais, un gazon plus vert, sans l'inviter à s'y reposer, et sans lui offrir les rafraîchissemens dont il avait eu le soin de se munir. Elle souriait de ses soins, et l'en récompensait par les témoignages d'une douce reconnaissance. C'est dans une de ces haltes que les voyageurs furent atteints par une troupe nombreuse de troubadours et de jongleurs qui se rendaient au château de Martigues, attirés par les libéralités de la dame de ce lieu. Béranger, lassé peut-être du silence que gardait sa compagne de voyage, se réjouit de ce surcroît de compagnie : Alise, dont l'attention avait été attirée par quelques propos des trouba-

dours, relatifs à l'hymen de la dame de Martigues, ne refusa point de marcher avec eux, espérant apprendre plus de détails encore sur un sujet qui en dépit de ses efforts, l'intéressait plus que tout autre.

« Beau pèlerin, lui disaient les troubadours, votre voyage n'a peut-être pas le même but que le nôtre : mais si vous ne vous détourniez pas trop de votre chemin en nous suivant, vous n'auriez pas regret à votre peine. Les fêtes et les joutes seront belles au château de Martigues ! » Béranger interrompit les ménestrels en disant que son jeune compagnon et lui se rendaient à l'hermitage du mont Saint-Valentin.

Les professeurs de la gaie science se regardèrent d'un air d'intelligence, témoignant néanmoins beaucoup de surprise : car, autant qu'ils pouvaient juger l'âge et la figure du pèlerin, il leur semblait devoir connaître de l'amour autre chose que ses peines.

« On se rend de bien loin auprès de cet hermite, dit l'un d'eux, quoique cependant on recueille généralement peu de fruit de pareils pèlerinages. L'hermite consent rarement à répondre aux demandes qu'on lui adresse ; il donne quelquefois ses malédictions au lieu de ses prières à ceux qui vont l'importuner ; mais aussi quand on parvient à obtenir ses prières, elles sont toutes-puissantes.

— C'est un saint homme, dit Béranger.

— Ou bien, reprit un second troubadour, c'est un grand magicien. J'ai ouï dire qu'il employait plus de sortilèges et de maléfices que d'oraisons pour faire parvenir à leurs fins ceux auxquels il veut bien accorder ses bons offices. Quoiqu'il en soit, si c'est principalement dans les chagrins causés par l'amour qu'on a re-

cours à lui, la dame que nous allons visiter, ainsi que son chevalier, n'imploreront pas son assistance. L'amour est loin, à ce qu'il semble, de leur causer des peines, et ce chevalier Roger était réservé à une grande félicité dans son mariage. On dit que le sire de Vogué, celui qui fut surnommé le bon et le courtois, lui avait destiné sa fille. » Alise eut besoin de toute sa force pour cacher en cet instant son trouble.

« En ce cas, le goût de ce seigneur serait bien différent du mien, dit un troisième troubadour, je préférerai toujours une jeune et naïve beauté à celle qui a déjà l'expérience de l'amour. »

Un troubadour soutint la proposition contraire, et la dispute s'engagea entre eux sur ce sujet. Alise eut le tems de se remettre de son trouble.

Béranger, malgré les regards d'Alise pour lui imposer silence, ne put s'empêcher de dire avec un peu d'aigreur aux troubadours qu'il n'était pas certain que le chevalier Roger ait eu le choix sur lequel roulait leur contestation.

« Il est au contraire à peu près certain qu'il ne l'a pas eu, répondirent les troubadours : la jeune héritière de Vogué, telle que la renommée la peint, doit toujours être préférée à toute autre dame ; mais on assure en même tems qu'elle ne juge aucun chevalier digne de ses affections entièrement dirigées vers le Ciel. Elle veut être, dit-on, la plus belle des saintes, et briller au milieu des cohortes célestes ! » Alise interrompit cet entretien, pour le ramener sur la dame de Martigues, et les détails qui la concernaient. Un nouveau projet occupait son esprit : elle avait envie de se rendre avec ses compagnons au château de la comtesse, d'être témoin de ces fêtes, de cet éclat dont s'entourait son heureuse ri-

vale ; de connaître enfin cette beauté si fameuse, dont l'éloge venait à chaque instant navrer son triste cœur.

L'héritière de Vogué ne pouvait se dissimuler que cette circonstance était la seule où elle pût espérer de rencontrer encore Roger. Mais était-ce donc un crime que de souhaiter revoir une fois, une seule fois, avant de s'en séparer à jamais, l'être qui avait disposé de sa destinée !

« Je suis tentée, dit-elle aux troubadours, de vous suivre ainsi que vous me le proposiez, jusqu'au château de Martigues. Les fêtes qui s'y préparent doivent en effet exciter la curiosité. »

Les troubadours l'assurèrent que son arrivée à l'hermitage serait très-peu retardée par sa visite au château de Martigues.

« D'ailleurs, qui sait, ajoutaient-ils, il se pourrait que votre pèlerinage devînt inutile par suite de cette visite. Les jeunes et gentilles bachelettes qui se trouveront là peuvent consoler d'un amour malheureux, mieux que le plus dévot hermite ! »

La troupe joyeuse, empressée de s'adjoindre ce gentil compagnon, tâchait d'encourager Alise dans son dessein, par mille propos enjoués. Béranger prit à part sa maîtresse pour l'interroger sur ce singulier dessein.

« Je veux, dit Alise, tâcher de me distraire quelques instans, et juger par moi-même de la vérité des rapports que j'entends sur la dame de Martigues. »

Béranger se contenta de ces raisons, et, le lendemain au soir, les voyageurs arrivèrent sous les murs de Martigues.

XX

Alise n'alla point ainsi que ses compagnons demander l'hospitalité au château : elle se rendit, suivie de Béranger, sous des tentes dressées près de l'enceinte destinée aux joûtes, pour les voyageurs et les étrangers. Les arbres de la forêt voisine étaient déjà surchargés de bannières, d'écussons, de cottes d'armes et d'autres parties de l'armure des chevaliers, richement ornées, et couvertes de devises et d'emblêmes amoureux. Tout ce qui appartenait à Roger se distinguait par une plus grande magnificence, et par le nom et le chiffre d'Almaïde plusieurs fois répétés.

C'était le lendemain que les jeux devaient commencer. Alise, confondue dans la foule, attendait dans de vives angoisses l'arrivée de la dame de Martigues et celle de son chevalier. Roger se présenta le premier. Sa bonne mine, sa grâce et son agilité à manier un coursier

Alise entendait répéter autour d'elle : « Qu'il est beau ! qu'il a l'air noble et modeste ! et qu'il mérite bien l'amour de la belle Almaïde, la plus belle des femmes ! ».

Bientôt celle-ci parut, suivie d'un grand nombre de dames. Elle brillait au milieu de toutes, comme Roger au milieu de ses rivaux. Un murmure approbateur se fit entendre lorsqu'elle prit place sur l'estrade qui lui était réservée. Elle promena autour d'elle des regards doux et gracieux, en saluant avec modestie la foule qui l'applaudissait.

« Fuis malheureuse ! se disait l'infortunée baronne de Vogué : Va cacher dans les déserts ta honte et ta tristesse ! De quel droit prétendrais-tu être préférée à celle que tout le monde adore ! ».

Elle baissa plus encore la coiffure qui voilait ses traits ; et, croisant ses bras sur sa poitrine, elle resta pour s'abreuver à loisir d'amertumes et de chagrins.

Les noms des combattans étaient proclamés ; tous attendaient, impatiens de s'élancer dans l'arène, lorsqu'à travers les arbres de la forêt, on vit s'avancer un guerrier d'une haute stature, couvert d'armes noires et monté sur un coursier de même couleur. Son maintien était triste et sévère ; aucun emblême, aucune devise, ne le faisaient reconnaître. Il se plaça près de la barrière, en face des dames, et demeura immobile et attentif tout le tems que durèrent les jeux. Plusieurs fois les juges du camp lui offrirent d'inscrire son nom sur la liste des combattans ; il refusait par un signe et reprenait son immobilité.

Roger entra à son tour dans la lice. Plusieurs champions s'y étaient déjà distingués ; mais l'amant d'Almaïde l'emporta sur tous ses adversaires, et fut proclamé vainqueur. À l'instant de lui donner le prix, la dame de Martigues, orgueilleuse de son choix, déclara solennellement que le chevalier allait devenir son époux. Cet aveu excita de nombreux applaudissemens ; ils redoublèrent lorsque, selon l'usage, Roger prit un baiser sur la joue que lui présentait en rougissant la dame de Martigues.

Un nuage couvrait tous les objets que fixaient les regards d'Alise. Elle s'appuya sur Béranger, ne sachant pas si elle aurait la force de supporter plus long-tems les pénibles émotions qu'elle éprouvait.

La présence de Roger achevait de développer dans son cœur ce sentiment si vague, mais si profond, qui l'avait toujours occupée. Elle revoyait celui qu'elle avait aimé de tout tems embelli de

toutes les grâces que donnent la gloire et l'amour ; et cet amour, une autre l'inspirait et le méritait !... Jamais une pensée étrangère à sa belle maîtresse ne pouvait venir distraire un seul instant le chevalier de sa passion. Alise en mourant pour lui n'avait pas même un regret, un souvenir à espérer ! Une sorte de désespoir s'empara d'elle lorsque, Roger quittant l'arène, elle se dit que jamais désormais ses yeux ne le rencontreraient sur la terre.

Avant de s'éloigner, la dame de Martigues reçut les hommages de tous les seigneurs présens : elle leur renouvela des invitations gracieuses de prolonger leur séjour à sa cour. Le chevalier noir, en la saluant, parut l'examiner avec attention : elle, de son côté, témoigna quelque trouble ; et ce ne fut pas sans émotion qu'elle lui dit : « Seigneur, ne daignerez-vous point nous faire connaître votre nom, ainsi que votre illustre origine, et partager les amusemens de ce jour ? »

Le chevalier répéta son geste négatif, et bientôt on le vit reprendre, au milieu de la forêt, le sentier par lequel il était arrivé.

XXI

Remise de son trouble par quelques sages réflexions, l'héritière de Vogué se reprocha sévèrement la faiblesse qui l'avait amenée dans un lieu où elle n'aurait jamais dû paraître. Elle regarda ce qu'elle y avait souffert comme une juste punition de sa faute, et elle résolut de ne plus retarder un seul instant l'accomplissement de son vœu, et de quitter Martigues, sans chercher à revoir ni la comtesse ni son chevalier ; en conséquence, Béranger reçut l'ordre de l'accompagner sur-le-champ à l'hermitage de Saint-Va-

lentin. Les chemins qui y conduisaient étaient rudes et difficiles ; il fallait traverser une épaisse forêt, et gravir des sentiers pratiqués dans d'énormes rochers. Quelque précis que fussent les renseignemens pris par Béranger, il ne parvint point à conduire sa maîtresse en aussi peu de jours qu'elle l'avait espéré. Les pèlerins couraient même le risque de demeurer égarés dans ces immenses solitudes, sans un jeune pâtre qui leur servit de guide, et qui, chemin faisant, confirma tout ce qu'avaient dit les troubadours de l'abord farouche du solitaire, et de la difficulté qu'il y avait à lui parler. Plusieurs dames, continua le pâtre, s'en sont retournées sans avoir pu obtenir un seul mot de réponse à leurs demandes. Il jette sur elles des regards de colère et de mépris, et s'éloigne de sa grotte jusqu'à ce qu'elles l'aient quittée : d'autres personnes, ne le rencontrant pas, l'ont attendu quelquefois assez long-tems ; mais elles n'ont vu à sa place que des apparitions effrayantes : on ne conçoit rien à un pareil homme, si c'est un homme toutefois.

Alise commençait à perdre l'espoir d'entretenir le solitaire, et, d'après les récits qu'elle entendait sur son compte, peu s'en fallait qu'elle ne s'en réjouît : à peine alors se sentait-elle assez de courage pour se trouver en présence de cet homme extraordinaire ; cependant elle était bien résolue de surmonter toute faiblesse à cet égard, et de ne point perdre par sa faute le fruit de son long voyage. Elle tressaillit néanmoins lorsque le pâtre, lui désignant, au milieu d'un roc escarpé, une sombre et profonde caverne, lui dit : « Voilà l'hermitage de Saint-Valentin. »

Alise quitta ses compagnons au bas de la montagne, et se dirigea seule vers la croix placée à l'entrée de la caverne : le bruit de ses pas n'interrompit point la prière du solitaire. À genoux, les bras croisés sur sa poitrine, il baissait vers la terre ses grands

yeux noirs ombragés de sourcils épais. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs instans qu'il les leva sur Alise, qui, timide et inquiète, se tenait debout dans l'attitude de la soumission.

« Que me voulez-vous, dit-il d'un ton sévère ?

— Mon père, répondit Alise en hésitant.

— Que me voulez-vous, répéta l'hermite ?

— Mon père, le bruit de votre sagesse, de votre sainteté m'amène ; je voudrais recouvrer, par vos conseils et vos prières, le repos que depuis long-tems j'ai perdu : vous voyez à vos pieds, non pas un pèlerin, mais une malheureuse jeune fille…

— Une femme ! s'écria le cénobite, une femme dans ma retraite ! Fuis loin de moi, démon tentateur. »

Il s'éloignait rapidement.

« Mon père, s'écria Alise, ayez pitié de ma jeunesse, de mes malheurs. Je suis orpheline, délaissée.

— Je t'écoute, reprit l'hermite, parle. »

Il demeura à la place où il se trouvait, et lui fit signe de ne point quitter la sienne. « Un amour malheureux tourmente mon cœur, continua la jeune baronne ; je ne puis m'en délivrer, quoique tout m'en fasse la loi.

— Tu aimes un objet indigne de toi peut-être.

— Celui que j'aime me fut, au contraire, destiné pour époux par le meilleur des pères ; mais une autre dame m'enlève sa tendresse, et la mienne n'est payée que par ses dédains.

— Tu n'as trouvé, en aimant, qu'ingratitude et mépris, je te plains : mais, crois-moi, mes prières sont insuffisantes pour te guérir. Prie toi-même ; consacre à la retraite et à la pénitence ta vie déjà flétrie par le chagrin ; que le jeûne et la macération abrègent le tems de ton exil ici bas ; les anges t'apprêtent dans le ciel la couronne des vierges : mérite-la en dérobant ton innocence aux séductions du siècle.

— Ces déserts pourraient aussi me cacher ? demanda Alise.

— Reste dans ces déserts, si tu penses y faire ton salut, reprit l'hermite ; mais ne te flatte pas, jeune fille, de trouver en moi un confident de ta faiblesse ; je la méprise, ta faiblesse. L'amour et ceux qui le ressentent me sont un objet de scandale. Si tu restes en ces lieux, ne viens jamais par ta présence ramener mes pensées sur la terre et ses frivoles intérêts. La solitude est vaste. Creuse ta tombe loin de la mienne. »

Alise écoutait avec respect les paroles du saint homme. Elle aurait cru, en résistant à ses conseils, résister à la voix du ciel même ; et cet entrevue achevait de fixer ses irrésolutions

« Adieu ! dit-elle, adieu mon père ! je ne vous importunerai plus. Cependant, c'est ici que la mort me frappera ; et si un jour mon corps, privé de sépulture, s'offrait à vos regards, couvrez-le d'un peu de terre, et ne refusez pas à l'âme de la pauvre orpheline oubliée de tous quelques prières qui seront les seules !

— Je te le promets, ma fille, dit l'hermite : vas-en paix. »

XXII

Le dessein d'Alise causa à Béranger l'une des plus vives douleurs qu'il eût jamais ressentie : mais il n'osa cependant s'y opposer que par quelques timides représentations ; il aurait craint de contrarier les vues du ciel, qui peut-être, comme l'avaient dit les troubadours, destinait sa jeune maîtresse à briller dans les rangs des saints. « L'hermite me l'a conseillé, lui dit Alise. » Cette assurance suffit pour réprimer le zèle du serviteur. Il pleura, mais il facilita de tout son pouvoir l'entreprise de sa jeune maîtresse. Ce fut lui qui choisit la grotte qu'elle devait habiter, et qui parvint par son travail à garantir ce lieu des injures des saisons et des attaques des bêtes fauves. Alise lui dut enfin le peu d'adoucissemens que pouvait comporter le genre de vie qu'elle embrassait. Ensuite, le fidèle serviteur, après de tristes adieux à celle qu'il avait vu naître, s'achemina vers le château de Parthenay. Il était porteur d'un écrit par lequel Alise rendait le seigneur Enguerrand maître de tous les biens qu'elle possédait tant que durerait son absence. L'héritière de Vogué laissait à ses amis l'espoir que sa retraite aurait un terme : mais elle n'en prévoyait d'autre que le tombeau. Le seigneur de Parthenay s'emporta de nouveau contre son fils, au récit de Béranger ; car il craignait, en dépit des assurances d'Alise, que le refus de Roger ne l'eût seul décidée au parti qu'elle venait de prendre. La châtelaine, tout en cherchant à détourner les soupçons de son époux, n'était que trop disposée pour son repos à les partager ! Elle s'informa avec soin auprès de Béranger des circonstances qui avaient précédé la résolution d'Alise, ainsi que du lieu où elle s'était retirée ; mais le fidèle serviteur avait promis un secret inviolable sur toutes ces choses ; et il aurait enduré les plus cruels tourmens, plutôt que de manquer

de foi à la fille de son seigneur. Il se contenta de dire qu'Alise accomplissait un vœu, et suivait les instructions d'un saint hermite. Après différentes conjectures, le sire de Parthenay et la châtelaine demeurèrent persuadés, le premier, qu'Alise avait pour but, dans sa pénitence volontaire, d'attirer plus de bénédictions sur son futur hymen ; et la seconde, que la pauvre jeune fille espérait obtenir plus de force pour contracter cet hymen. Mais Gauthier éprouvait de vives inquiétudes : les dispositions de l'héritière de Vogué à son égard ne lui avaient pas tellement échappé, qu'il ne craignît que les expressions ambiguës dont elle se servait ne cachassent un dessein qu'il ne pénétrait point, mais sur lequel il n'était pas tranquille. En conséquence, il déclara qu'il allait se mettre à la recherche d'Alise, et qu'il était résolu de ne prendre aucun repos avant de l'avoir rencontrée, et d'en avoir obtenu une réponse positive sur ses intentions.

Son père ne s'opposant point à ce projet, il partit, après avoir fait auprès de Béranger, afin de connaître la retraite d'Alise, des tentatives aussi infructueuses que l'avaient été celles de la dame de Parthenay. Béranger fut même tenté d'avertir sa maîtresse des desseins du chevalier ; mais, réfléchissant que ses démarches, épiées par Gauthier, pouvaient avoir un résultat opposé à celui qu'il s'en promettait, il s'en remit, du résultat de cette entreprise, à la Providence, qui peut-être employait ce moyen d'arracher plutôt la pénitente à ses austérités. Et il est vrai que Béranger, connaissant seul la retraite d'Alise, pouvait imaginer qu'un miracle était nécessaire pour qu'un autre parvînt à la découvrir sans guide et sans instructions. Au milieu de la chaîne de montagnes dont le mont Saint-Valentin faisait partie, se trouvait un étroit espace de terre enfermé entre des rochers inaccessibles, dont les pointes rapprochées ne laissaient apercevoir le ciel que comme la

voûte d'un immense édifice. Au bas, à côté d'un torrent, des arbustes touffus cachaient l'entrée d'une grotte souterraine. C'est là qu'habitait la fille unique du baron de Vogué. Les bûcherons et les pâtres de la forêt déposaient, à l'entrée du chemin à peine pratiquable qui aboutissait à ce lieu, les mets grossiers que leur piété destinait au jeune hermite. Mais le plus souvent Alise se nourrissait des racines et des fruits sauvages qu'elle recueillait autour de son hermitage. Une natte, grossièrement tissue avec les joncs du lac et des feuilles séchées, composaient sa couche. L'eau glacée du torrent remplaçait les bains délicieux préparés autrefois pour elle au château de Vogué. Elle ne se plaignait pas de son sort, elle y trouvait au contraire de la douceur : les cœurs ulcérés en éprouvent à se sentir au dernier degré du délaissement et de la tristesse.

Quelquefois, les yeux fixés sur le firmament, elle s'abandonnait à d'ineffables rêveries, pendant lesquelles elle croyait voir son père au milieu d'un çortége nombreux d'anges et de saints brillans de lumière, lui sourire et l'encourager. Élevant alors toutes ses pensées vers une autre vie, elle s'applaudissait, dans son extase, d'être devenue étrangère à cette terre vile et misérable ! Mais si, après une promenade trop long-tems prolongée, la chute du jour la surprenait assez éloignée de sa grotte pour que les sons de la cloche du couvre-feu sonnée au manoir le plus voisin pussent parvenir jusqu'à son oreille, elle tressaillait ; et, se reportant aux douces heures de son enfance, elle pleurait sur sa vie si tristement et sitôt achevée ! Le bonheur qu'elle supposait être le partage de la comtesse et de Roger venait aussi la fatiguer de son image importune. Elle ignorait, hélas ! combien ce bonheur était troublé, et quelles inquiétudes assiégeaient l'âme des objets de son envie !

FIN DU PREMIER VOLUME.

XXIII

Le jour même où s'était donné le tournois auquel Alise avait assisté, Roger trouva dans son appartement le billet que voici : « Ne vous associez point au crime, jeune homme, si vous ne voulez en partager le châtiment. La coupable Almaïde n'est pas libre de remplacer, par un nouveau choix, son époux infortuné. Trouvez-vous seul demain à la chute du jour vers le tombeau du comte Raymond : là, d'importans secrets vous seront révélés… »

Ce billet était d'une main inconnue ; personne n'avait vu le messager chargé de l'apporter. Roger demeura quelque tems interdit après l'avoir lu. Mais bientôt l'indignation remplaça la surprise dans son âme. Il désira, il est vrai, connaître les accusations dont on pouvait charger la comtesse ; mais ce fut dans l'espoir de punir ses calomniateurs. Cependant, le mystérieux écrit occupait désagréablement sa pensée. Il ne parvint point, quels que fussent ses efforts, à déguiser sa préoccupation pendant les instans qui précédaient celui marqué pour la révélation et plusieurs fois la comtesse jeta sur lui des regards inquiets et scrutateurs. Le moment arrivé, il se rendit à la chapelle où étaient déposés les restes du comte Raymond et de ses ancêtres. À peine connaissait-il ce lieu : ce n'était point là qu'Almaïde, depuis son veuvage, entendait l'office divin, mais dans un oratoire bâti nouvellement à l'autre extrémité du château ; et l'ancienne église n'était guère fréquentée que par quelques vieux serviteurs de la famille de

Martigues, que la piété et la reconnaissance amenaient quelquefois prier auprès des tombeaux de leurs maîtres défunts.

Lorsque Roger y entra, la chapelle était entièrement déserte. Une lampe, suspendue à la voûte, jetait une lumière vacillante sur les tombes placées çà et là, et ornées pour la plupart de la statue du guerrier qu'elles renfermaient, et quelquefois de plusieurs figures. Ces marbres, ainsi éclairés, produisaient une illusion imposante. Roger fut quelque tems à s'assurer qu'il était absolument seul. Il s'approcha du monument qu'on lui avait désigné : personne ne se présentait ; mais il remarqua sur la pierre où étaient gravés les noms et les titres du sire de Martigues, des caractères nouvellement tracés. Ces lignes contenaient une accusation terrible contre la comtesse… Il achevait à peine de les lire lorsqu'Almaïde elle-même s'avança vers lui. « Que faites-vous ici ? lui dit-elle. » Il éprouva une surprise qui ressemblait à l'effroi. « Et vous, demanda-t-il à son tour, quel motif peut vous y amener ?

— Ingrat Roger ! reprit la dame, crois-tu pouvoir me dérober le plus léger mouvement de ton âme ! crois-tu que je n'aie pas remarqué ton trouble, ta préoccupation ? J'ai épié tes démarches, je t'ai suivi, inquiète des raisons qui te faisaient abandonner les jeux et les amusemens pour te rendre dans ce lieu, à cette heure… Quelles sont ces raisons ? réponds. »

Roger continuait de fixer les yeux sur les terribles lignes ; la comtesse y porta aussi les siens, et les y tint arrêtés quelques instans : ensuite, levant vers le chevalier sa figure pâle et décomposée : « Je suis innocente ! dit-elle. » Roger la regarda fixément : le soupçon commençait à pénétrer dans son âme.

« Tu m'accuses ! s'écria la dame de Martigues, tu m'accuses, je le vois ! »

Cependant elle se remit bientôt de son trouble ; et, reprenant avec calme : « Il y a ici, dit-elle, une calomnie habilement conduite. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Comment aviez-vous été attiré dans ce lieu ? »

Roger lui donna la lettre qu'il avait reçue le matin.

« On veut nous désunir, dit gravement la comtesse après avoir lu. Mais, en y réfléchissant, l'artifice est grossier ! Je n'ai pas besoin, je pense, de me justifier auprès de vous d'une action atroce. »

Roger demeurait plongé dans une profonde rêverie.

« Cependant, reprit la comtesse, s'il le fallait, si des sermens étaient nécessaires… — Eh bien ! interrompit vivement Roger…

— Eh bien, dit Almaïde, je jurerais, là, sur ce tombeau, que je suis innocente ! »

Elle s'arrêta quelques instans, puis, comme si le calme qui continuait de régner autour d'elle l'eût encouragée, elle reprit avec véhémence : « Oui je suis innocente ! oui, je le jure sur ce tombeau ! Raymond, Raymond ! continua-t-elle dans la plus grande exaltation, Raymond, lève-toi ! viens désigner la main qui t'a frappé, s'il est vrai que tu péris par un crime. »

Un bruit léger se fit entendre dans l'endroit le plus sombre de la chapelle, et l'ombre d'une figure que l'obscurité rendait vague et informe, se dessina sur l'un des piliers ; mais en avançant, la figure devint plus distincte. C'était le chevalier noir qui avait paru

le matin au tournois. Roger fit quelques pas à sa rencontre ; mais le chevalier étendant une main, comme pour le repousser, leva de l'autre la visière de son casque en approchant son visage jusque sous les yeux de la comtesse. Elle fit un cri, et Roger eut à peine le tems de s'élancer pour la recevoir évanouie dans ses bras.

Pendant ce tems le chevalier noir disparut.

XXIV

La comtesse donna, long-tems encore après avoir repris ses sens, des marques de frayeur. Elle promenait autour d'elle des yeux hagards, et frémissait au bruit le plus léger. Bientôt une fièvre brûlante, dont les accès la privaient de l'usage de sa raison, vint faire craindre pour ses jours. Son délire alors glaçait d'effroi tous ceux qui en étaient les témoins. « Fuis, Roger, s'écriait-elle, fuis ! Le spectre menace aussi de t'entraîner dans l'abîme ; laisse-m'y descendre seule.

» Éloigne-toi, éloigne-toi ; le ciel et l'enfer ont parlé. »

Roger, au désespoir, passait les jours et les nuits près du lit de douleur où gissait sa malheureuse amie. Jamais il n'avait mieux senti à quel point elle lui était chère. La crainte de la perdre ne laissait place dans son cœur que pour l'amour ; les regrets, les soupçons en étaient bannis. « Chère Almaïde, lui disait-il, chasse loin de toi ces funèbres images. Le tems, n'en doute pas, découvrira l'imposture dont tu es victime ; mais crois-moi, je ne la maudis que pour ses funestes suites ; car elle n'a pas laissé la plus légère trace dans mon esprit.

— Le tems ! reprenait tristement Almaïde, qui sait ce qu'il prépare ? mais tu m'auras aimée, j'aurai été quelques instans pour toi ce que tu fus pour moi depuis le jour où je te vis jusqu'à celui qui doit m'arracher à cette terre, et qui sans doute n'est pas loin. Je le sens, le souvenir de ton amour peut me faire supporter sans murmure de longues, d'horribles souffrances. »

Roger ne négligeait aucun moyen de distraire la comtesse de ses sombres pensées ; et ses soins n'étaient pas toujours sans effet. Le mal qui consumait Almaïde perdant aussi chaque jour de sa violence, elle sentait diminuer les souffrances de son esprit avec celles de son corps : peu à peu le calme se rétablissait dans son cœur ; les transports de joie que faisait éclater Roger en la voyant renaître à la vie la touchaient, et l'amour lui donnait encore l'espérance du bonheur. Rien d'ailleurs ne rappelait désormais aux deux amans l'événement singulier qui avait eu une si fâcheuse influence sur leur sort. Roger était retourné plusieurs fois à la chapelle, à l'heure où le chevalier noir y avait paru, sans jamais le rencontrer. Les caractères gravés sur la tombe étaient effacés, et Roger perdait l'espoir ainsi que le désir d'éclaircir ce bizarre mystère. Ce qui était arrivé ne se présentait plus à sa mémoire, que comme un rêve pénible, lorsqu'une nouvelle lumière vint frapper son esprit. On lui dit qu'il avait paru près du château, et précisément vers le lieu où était située la chapelle, un chevalier qu'on croyait être Josselin.

« Ah ! s'écria Roger, le lâche Josselin, s'écriait-il, l'inventeur et l'exécuteur de l'odieuse trame ? »

Il fit part de ses soupçons à la comtesse, qui en parut frappée, et qui laissa d'abord éclater une vive satisfaction ; mais le doute et le chagrin ne tardèrent pas à reparaître sur son visage.

« Celui que j'ai vu dans cette terrible nuit n'était pas Josselin, dit-elle avec terreur.

— C'était sa haute stature, reprit Roger, et l'obscurité n'a point dû vous laisser distinguer ses traits.

— Je les ai vus, je les ai reconnus, s'écria la comtesse, toujours plus troublée. »

Roger frémit.

Almaïde, remarquant son émotion, reprit avec calme : « Je pense que le chevalier de la chapelle n'était point Josselin ; cependant je puis me tromper ; mon trouble, l'obscurité ont pu me faire prêter à cet inconnu une forme bizarre, effrayante. Quant aux écrits, Josselin en est l'auteur. Oui, je le crois, ajouta-t-elle d'un air rêveur ; oui, il est capable de cette perfidie. »

Roger jura que Josselin paierait de sa vie son indigne conduite ; il ne fut plus occupé que des moyens de s'assurer de la vérité de ses soupçons ; et, comme c'était principalement aux environs de la chapelle qu'avait été aperçu Josselin, ou celui que l'on prenait pour lui, Roger espérait obtenir des éclaircissemens à ce sujet de l'écuyer du comte Raymond qui habitait, ainsi qu'on l'a dit, la partie du château la plus voisine de ce lieu. Mais les réponses de cet homme furent ce qu'elles avaient été, lorsqu'on l'avait interrogé sur le chevalier noir, courtes, brusques et absolument insignifiantes.

Il était vrai, cependant, qu'un chevalier, que tout annonçait être Josselin, s'était entretenu plusieurs fois en secret avec l'écuyer. Le chevalier dirigeait ensuite ses pas du côté de l'hermitage du mont Saint-Valentin ; et Roger, instruit avec le tems de

ces détails, résolut de se rendre aussi auprès de l'hermite, et de chercher à savoir de lui si Josselin l'avait en effet visité, et à quelle occasion.

XXV

Lorsque Roger annonça son projet à la comtesse, elle lui déclara qu'elle voulait l'accompagner. Les pratiques de dévotion alors en usage étaient généralement peu observées par la dame de Martigues ; mais elle préférait de beaucoup la fatigue de ce pèlerinage à la solitude de son château pendant l'absence du chevalier. Almaïde ne pouvait plus vivre éloignée de celui qu'elle aimait, et tout était bonheur pour elle en sa présence.

Les préparatifs du voyage furent achevés en peu de tems. La comtesse et Roger, montés sur des chevaux richement enharnachés, marchaient à quelque distance des domestiques dont ils étaient suivis. Roger, redoutant pour sa dame les dangers des chemins difficiles qu'ils parcouraient, descendait souvent de son cheval pour conduire celui d'Almaïde, ou pour la porter elle-même dans ses bras.

On ne cherchait d'autre abri, pour passer la nuit, que des tentes dressées par les domestiques dans le lieu qui semblait le plus agréable. Almaïde s'éveillait aux accens de la voix de Roger qui venait l'avertir qu'il était l'heure de se remettre en marche. Les jours employés à ce voyage parurent à la dame de Martigues un continuel enchantement ! Qu'il était différent en effet de celui qu'avait fait peu de tems auparavant dans ces mêmes lieux la triste héritière de Vogué ! Roger aida seul la dame de Martigues à

gravir le rocher au milieu duquel se trouvait la grotte de l'hermite. Il n'y était pas : les deux pèlerins s'assirent pour attendre son retour ; et, tout en se reposant, ils examinaient les sombres objets dont ils se trouvaient entourés, ce Christ grossièrement sculpté par une main inhabile, et que son imperfection rendait d'un aspect plus affligeant encore, la pierre creusée en forme de tombeau qui servait de lit au solitaire.

« Quelle triste demeure ! s'écria la comtesse. — Il est vrai, reprit Roger ; mais Almaïde, avec toi, elle me semblerait un séjour enchanté ! Cette pierre, si j'y reposais à tes côtés, serait pour moi préférable aux tapis d'Orient. Ô ma bien aimée ! ne penses-tu pas que l'amour seul doit être compté pour quelque chose ? Qu'est-ce en effet que la vie sans amour ? Et que serait la mienne, si je venais à perdre le tien ? »

La comtesse fixait sur lui ses yeux humides de douces larmes. Tout-à-coup la grotte retentit de ces mots : « Loin d'ici, profanes ! loin d'ici ! osez-vous bien, jusqu'en présence de ces monumens de la pénitence, faire entendre le langage de vos passions insensées ! Le ciel le réprouve cet amour dont vous vous enivrez. Attendez-vous que sa foudre vous sépare ? » Pâle, immobile, Almaïde semblait fixée à sa place par un pouvoir magique. Mais comme elle vit Roger se diriger vers l'endroit d'où la voix était partie, elle s'élança au-devant de ses pas en le retenant. Tous ses membres étaient agités d'un tremblement convulsif, ses dents s'entrechoquaient fortement.

« Viens, dit-elle, viens, sortons de cet horrible lieu. » Elle l'entraînait avec force, en fixant au loin ses regards, comme si elle eût craint de rencontrer autour d'elle un objet dont il lui eût été impossible de supporter la vue.

— Ah ! s'écria-t-elle après quelques instans d'une marche rapide, je ne puis endurer plus long-tems de pareilles scènes ! je mourrai s'il faut qu'elles se renouvellent. »

Roger était de nouveau triste et soucieux.

« Ma chère amie, dit-il, vous attachez trop d'importance aux discours d'un cénobite atrabilaire, aux yeux duquel toutes les passions humaines sont des crimes. L'innocence devrait-elle connaître de semblables terreurs ? »

La comtesse leva brusquement la tête, et le regarda fixément. « Que signifient ces paroles, dit-elle, voulez-vous m'éprouver ? » Sa figure dans cet instant avait une expression inconcevable. Roger, de plus en plus interdit, attachait sur elle des regards étonnés.

« Vous dites, continua la comtesse, un cénobite atrabilaire : comment savez-vous que c'était l'hermite qui parlait ?

— Quel autre que lui pouvait se trouver dans ce lieu, et prononcer de semblables discours. Mais il serait facile de s'en assurer : la grotte n'est pas loin, et si vous vouliez m'attendre ici quelques instans…

— Que je reste seule ! s'écria la comtesse ! Seule ici ! ô Dieu ! non, non ! désormais, Roger, tu ne me quitteras plus. Ta destinée est irrévocablement liée à celle d'Almaïde. Il faut que ta présence me donne la force de supporter les maux qu'elle attire sur ma tête ; car, avant de vivre auprès de toi, je n'étais pas en proie à tant d'horreurs ! Je ne m'en plains pas cependant ; tant que je te verrai, tant que je serai sûre de ta foi, je serai heureuse, aussi heureuse que je souhaite de l'être. Reste avec moi ! ne me quitte

jamais ! attendons ensemble cette foudre dont il nous menace, et qu'elle ne nous sépare pas. Pourrais-tu donc regretter d'en être frappé aux côtés d'Almaïde ? »

Roger, inquiet et troublé plus qu'il n'osait l'exprimer, tremblait de voir la comtesse retomber de nouveau dans son effrayant délire. Il l'engagea avec douceur à s'éloigner d'un lieu dont l'aspect semblait lui être pénible. Elle ne fit aucune objection, et s'appuyant sur le bras du chevalier, ils rejoignirent en silence leur suite qui les attendait à quelque distance de là.

XXVI

Il en avait coûté beaucoup à Roger de quitter les environs de l'hermitage sans avoir entretenu le solitaire. La curiosité qu'il éprouvait de le connaître s'était encore augmentée par la scène de la grotte : il ne pouvait pas exprimer son désir à la comtesse sans risquer de la replonger dans l'état violent où il l'avait vue ; car le moindre propos qui eût rapport à l'hermite la faisait frissonner d'horreur, et, comme elle paraissait inquiète dès que Roger la quittait un seul instant, il se décida à regagner avec elle le château de Martigues, et sans parler davantage du sujet qui le leur avait fait abandonner. Mais il se promit bien de revenir à l'hermitage dès qu'il aurait établi la comtesse chez elle, et qu'il la verrait plus calme. En effet, peu de jours après son retour, et sans en prévenir la dame de Martigues, qui s'y serait opposée, il se mit de nouveau en route pour le mont Saint-Valentin, suivi seulement de son écuyer.

Il se croyait certain d'y arriver facilement, et pendant plus d'un jour il marcha avec assurance, imaginant toujours suivre les chemins qu'il avait suivis à son premier voyage ; mais il se trompait : et, vers la fin de la seconde journée, il ne reconnut plus aucun des objets qui l'entouraient. Il était tard ; la fatigue se faisait sentir aux voyageurs, qui souvent étaient contraints d'abandonner leurs montures pour s'enfoncer dans les broussailles ou gravir des pointes de rocs d'où ils pouvaient étendre plus loin leurs regards, afin de découvrir quelqu'un qui leur enseignât le chemin qu'ils devaient suivre ; mais personne ne paraissait, et ils commençaient à craindre de ne pouvoir que difficilement sortir de l'embarras où ils étaient, lorsqu'un homme, marchant avec précaution, sortit d'une épaisse forêt de mélèzes, et parut diriger vers eux ses pas. Ils se hâtèrent d'aller à sa rencontre, croyant voir en lui leur libérateur ; mais l'étranger, au lieu de leur répondre, fit un signal auquel accoururent cinq de ses compagnons qui se précipitèrent ainsi que lui sur les deux voyageurs, et les assaillirent à coups de poignards et d'autres armes. Le courage et le sang-froid du chevalier lui servirent à repousser vigoureusement cette brusque attaque. Il s'adossa à un arbre, et fit long-tems face aux bandits, dont deux avaient déjà mordu la poussière ; mais son écuyer, qui le secondait vaillamment, tomba mort à ses côtés : lui-même, atteint de plusieurs coups, allait peut-être succomber, lorsqu'un hermite, dont la retraite était peu éloignée de ce lieu, accourut en poussant des cris. D'une main faible, mais exercée, il saisit l'épée du malheureux écuyer, et la dirigea contre les assassins ; ce secours sauva Roger : les brigands, déjà interdits par l'apparition du solitaire, demeurèrent frappés de stupeur lorsque le capuchon dont sa tête était couverte étant tombé, un visage éclatant de jeunesse et de grâces s'offrit à leurs regards :

ils crurent, en apercevant ces yeux d'azur, ce front où respiraient la douceur et la majesté, et qu'ombrageaient des boucles de cheveux semblables à un tissu d'or et de soie, voir une intelligence céleste armée contre eux. Tous ceux qu'avait épargné le fer prirent la fuite, en s'écriant : « Que l'ange protecteur du chevalier combattait à côté de lui ! »

Roger, affaibli par la perte de son sang, pouvait à peine se soutenir, quoique ses blessures ne fussent pas dangereuses. Il ne voulut pas cependant recevoir aucun secours avant qu'on eût essayé d'en donner à son écuyer ; mais ils lui étaient désormais inutiles.

« Paix à son âme, dit gravement le jeune cénobite en faisant sur le corps inanimé le signe de la rédemption des hommes ! il est mort fidèle à ses devoirs, en combattant pour son seigneur ; Dieu l'accueillera dans sa miséricorde. »

Cette voix semblait ne pas frapper pour la première fois l'oreille de Roger. Il ne voyait plus les traits du solitaire qui avait soigneusement remis sur sa tête le capuchon qui les cachait ordinairement. Mais il avait eu le tems de remarquer que l'hermite était beau et dans la fleur de la jeunesse. Il prodigua au chevalier tous les secours qui étaient en son pouvoir : il pansa ses blessures, et chercha par mille soins à diminuer ses souffrances. Ensuite il lui demanda où il comptait aller.

« Hélas ! dit Roger, mes forces épuisées sont insuffisantes pour me soutenir jusqu'au lieu où je pourrais trouver un asile sûr ; et, si votre retraite à vous-même n'était pas à une grande distance, je vous conjurerais, au nom de cette générosité qui vous porte à secourir un inconnu avec tant de zèle, de m'y recevoir

pendant quelques jours. Le solitaire tressaillit ; puis, après avoir réfléchi assez long-tems : « Venez, dit-il, il est probable qu'en cheminant plus long-tems dans ces déserts vous vous exposeriez à retomber aux mains de vos assassins : le ciel, sans doute, se sert de moi pour vous sauver, et c'est sa volonté que j'exécute ; venez. »

Ils se mirent en marche ; et Roger, soutenu bien plus par son courage que par les forces de son corps, parvint avec de grandes peines à gagner la grotte du jeune hermite.

« C'est là votre demeure, lui dit-il en y entrant : pauvre enfant ! il faut que le désir de votre salut soit bien vif dans votre âme pour vous avoir fait embrasser de telles austérités, à votre âge ! »

Le solitaire baissa la tête avec un peu de confusion.

« Peut-être, continua Roger, ce motif n'est-il pas le seul qui vous ait déterminé ?... Peut-être des chagrins, un amour trompé ?...

— Des chagrins, répéta l'hermite ! » et il se mit à préparer en silence ce qui était nécessaire à la réception de son hôte. Il adoucit pour lui sa propre couche avec quelques morceaux d'étoffe grossière : il choisit les simples qui pouvaient cicatriser plus tôt les plaies du malade ; et, après l'avoir associé à son frugal repas et recommandé à tous les anges de Dieu, il le quitta, et vint s'établir sous un petit abri qu'il avait pratiqué à l'entrée de sa grotte, et qui lui servait souvent de lit pendant les belles nuits d'été.

XXVII

Le jeune anachorète n'était autre que la fille du baron de Vogué. D'après les avis de Béranger, elle avait continué à porter des habits qui déguisaient son sexe, quoiqu'elle ne partageât aucune des craintes du bon serviteur. Sa pauvreté l'empêchait, à ce qu'elle pensait, d'être exposée aux entreprises des malfaiteurs. D'ailleurs, les brigands les plus déterminés respectaient alors les personnes vouées à Dieu, et auraient redouté de leur faire aucun mal. Mais ce qui surtout rassurait Alise, c'était le don de la mère de Roger, cette précieuse relique, dont la possession préservait de tout malheur. Elle la portait sans cesse avec elle, et ne craignait pas de s'avancer quelquefois très-avant dans la forêt. Dans une de ses courses, tandis qu'elle se reposait à l'abri d'un énorme hêtre qui la cachait aux regards, elle entendit parler à côté d'elle et prononcer mystérieusement les noms de Roger et du sire de Crécy. Elle prêta l'oreille avec attention, et parvint à s'assurer que les jours de Roger étaient menacés. Des brigands soudoyés épiaient toutes ses démarches, et n'attendaient que l'instant favorable pour exécuter leurs odieux desseins.

Alise avait entendu tout leur entretien ; quoique vivement effrayée à la découverte de ce mystère, elle ne perdit pas le tems en vaines réflexions. Il s'agissait de sauver Roger, et elle n'en voyait qu'un moyen : c'était de l'avertir du complot formé contre lui, et de lui faire tenir le précieux talisman qui l'avait protégée elle-même. Ce sacrifice, loin de coûter à la jeune baronne, était un bonheur pour son âme généreuse : elle jouissait avec délice de l'idée que Roger devrait aussi la vie à son dévouement, et elle n'éprouvait qu'une crainte, celle de ne pas réussir dans son entreprise. La pensée que peut-être l'avertissement arriverait trop

tard, arrêtait vers son cœur son sang glacé. Ses jambes tremblantes, refusant alors de seconder son impatience, elle était forcée de suspendre sa rapide course : car, n'ayant personne à qui confier l'importante commission, c'était elle qui, à travers les sentiers déserts, qu'elle avait appris à connaître, portait au château de Martigues la relique miraculeuse, enveloppée dans un morceau d'étoffe sur lequel étaient écrits ces mots :

« Que le chevalier Roger se garde des assassins ; il y en a d'armés contre ses jours. On les croit retirés dans la forêt avoisinant l'hermitage de Saint-Valentin. Un ami envoie au chevalier cette relique pour le préserver de tout accident. Qu'il la porte, en reconnaissance du soin qu'on prend de le sauver. »

Alise espérait rencontrer aux environs de Martigues quelqu'un qui se chargerait de remettre à Roger le don qu'elle lui destinait : c'est ce qui arriva en effet. Mais le chevalier venait de quitter le château lorsque le message y fut apporté, et c'est la comtesse qui le reçut. Comme le départ de Roger avait été exécuté avec mystère, le serviteur auquel Alise s'adressa n'en était point encore instruit, et ce fut de bonne foi qu'il répondit à la jeune baronne du succès de sa commission. Alise revenait dans cette confiance, quand elle fit la rencontre du chevalier et de ses assassins. Les chevaux des deux voyageurs, qu'elle avait trouvés à quelque distance, avaient déjà excité en elle une vague inquiétude. Son esprit, occupé d'un seul objet, y rapportait chacune des circonstances qui la frappaient ; et, lorsque le bruit du combat se fit entendre à elle, un pressentiment, rapide comme l'éclair, la porta à voler vers le lieu d'où partait le bruit effrayant, tandis qu'en toute autre occasion, la timidité naturelle à son sexe l'eût fait fuir épouvantée. Mais qui pourrait exprimer la foule de sentimens et de

pensées qui l'occupèrent en se trouvant, pour compagnon unique dans sa solitude, ce Roger auquel elle avait fait en son âme de si longs et si tristes adieux ! Sans la certitude qu'elle remplissait auprès de lui les intentions de la Providence, elle se serait reproché le bonheur qu'elle goûtait, tant il lui semblait grand ! Le matin, en s'éveillant, la pensée que Roger était près d'elle, qu'elle allait le voir, se présentait à travers les douces vapeurs de son léger sommeil. Elle avait déjà recueilli les herbes nécessaires à la guérison du chevalier, préparé, de manière à le rendre plus délicat, le mets simple qu'elle pouvait lui offrir. Il était enfin depuis plusieurs heures l'objet unique de ses occupations, lorsqu'elle se présentait à ses regards, et qu'elle entendait les expressions affectueuses et reconnaissantes avec lesquelles il l'accueillait toujours. « Mon cher hôte, lui disait Roger, votre présence est un baume pour l'âme, comme vos remèdes en sont un pour le corps. Jamais je n'éprouvai une paix aussi profonde, un calme plus doux : je suis heureux, et sans doute je regretterai souvent au milieu du monde la tranquillité du désert et la société de mon aimable ami. Que peut-il offrir en effet, ce monde, qui vaille le repos et l'amitié ?

— L'amitié ne suffit pas toujours, reprenait Alise d'une voix tremblante.

— Hélas ! il est trop vrai ! disait Roger. »

Un long silence succédait à ces conversations.

Alise réfléchissait avec amertume au peu de pouvoir qu'aurait ce froid sentiment qu'il nommait amitié, pour remplacer l'amour dont son cœur brûlait ; tandis que Roger, en se retraçant ce qu'il avait souffert depuis qu'il aimait, ses doutes, ses inquiétudes, les

reproches de son père, les scènes violentes du château de Martigues, trouvait que l'amour promettait plus de bonheur qu'il n'en donnait véritablement ; et cette amitié douce et tendre qu'il sentait naître en lui pour son jeune libérateur, lui semblait de beaucoup préférable au trouble des passions. Il eût, au reste, difficilement expliqué la nature de son attachement pour l'hermite. Le dévouement, les soins assidus de ce jeune homme le touchaient profondément, et exaltait sa reconnaissance au plus haut degré : avec cela l'hermite était doux et aimable, sa conversation était pleine de charmes, et le mystère dont il s'entourait, la briéveté de ses discours, dès qu'il était question de ce qui le concernait, sa profonde mélancolie, tout en lui excitait vivement l'intérêt et la curiosité de Roger. Il était certain que sa naissance était illustre : sa beauté, sa jeunesse n'étaient pas non plus des choses douteuses ; mais d'où venait son affectation à dérober sa figure aux regards. Cette circonstance n'était pas une de celles qui occupaient le moins l'imagination du chevalier, et quelquefois les soupçons les plus singuliers naissaient dans son esprit. L'hermite ne parvenait pas tellement à voiler ses traits, qu'on n'aperçût souvent les contours gracieux d'un menton poli comme l'ivoire ; des mains et des pieds trop délicats pour les violens exercices des guerriers, et cette voix si douce, si sonore… Il faut, pensait Roger, que le damoiseau soit d'une jeunesse extrême ; mais alors, comment a-t-il pu acquérir déjà tant de savoir ? la demoiselle la mieux née et la plus instruite ne connaît pas aussi bien la vertu des plantes et l'art de guérir les blessures.

Ces réflexions l'occupaient souvent des nuits entières, et, plus que ses souffrances, elles contribuaient à chasser le sommeil de sa couche. Puis, lorsque Alise reparaissait à ses regards, il l'examinait avec plus d'attention encore. Mais elle, de son côté, en

mettait aussi davantage à se cacher. « Bel enfant, lui dit-il un jour qu'il avait été occupé de ces idées plus long-tems que de coutume, votre famille a dû vivement s'affliger du parti que vous avez embrassé !

— Je n'ai point de famille, répondit Alise.

— Point de famille, répéta Roger ; plus de mère.

— Plus de mère, plus d'amis, reprit tristement Alise. »

Roger porta alors à ses lèvres la main d'Alise qu'il pressait dans les siennes ; non plus avec l'émotion qu'avaient excité ses doutes quelques instans auparavant, mais avec ce respect et cette affection que trouve toujours l'infortune dans les cœurs généreux et tendres.

XXVIII

Plus d'une semaine s'était écoulée depuis que Roger habitait la grotte solitaire dont sa présence avait fait un palais pour la tendre Alise : mais le moment qui devait l'en éloigner, ce moment, dont Alise avait toujours repoussé la pensée arriva enfin.

Roger se trouvait assez avancé dans sa guérison pour songer à retourner auprès de ses amis. Il allait partir ; Alise s'était retirée à l'écart pour se livrer en liberté à sa douleur. C'est alors qu'elle expia par d'amères souffrances les douces heures qui venaient de s'écouler !

« Voilà donc, pensait-elle, ce qui reste des joies fugitives de cette terre ? le désert plus triste qu'il n'était et des regrets plus in-

supportables ! Cet adieu est le dernier ! je ne dois plus espérer que le hasard nous réunisse encore une fois en ce monde ; je ne dois pas même le souhaiter. Il va serrer les nœuds qui doivent assurer son bonheur, et voudrais-je le revoir ensuite ? Non. Qu'après cet hymen abhorré, je ne sois jamais offerte à ses regards qu'ensevelie dans cette fosse que creusent ici mes mains. »

Pendant les premiers instans de sa pénitence, elle avait commencé à creuser elle-même la tombe qui devait la recevoir. Mais cette triste occupation fut abandonnée le jour où Roger vint partager la retraite de la recluse. L'approche de son départ la fit reprendre avec plus d'ardeur. « Si jamais il revient dans ce lieu, se disait la triste baronne, mon nom, gravé sur le roc, lui apprendra quel était l'ami qui lui donna ses soins. Il pourra reconnaître dans ce corps, gissant au tombeau, l'infortunée qu'il avait repoussée loin de lui ! peut-être alors une larme coulera de ses yeux. Mais son épouse sera là pour l'essuyer ; ou plutôt il ne reviendra jamais dans ce triste désert, que la pompe du château de Martigues aura bientôt fait oublier ; et l'amour de la belle comtesse ne laissera pas non plus subsister long-tems dans son cœur la bienveillance que peut-être je lui inspirai. Dieu miséricordieux ! sauvez du désespoir la pauvre créature trop faible pour tant d'épreuves ! »

Elle tomba épuisée sur la terre. Roger, qui la cherchait pour prendre congé d'elle, la trouva dans cet état, pâle, égarée, les yeux rougis de larmes. Elle se leva brusquement dès qu'elle entendit ses pas, et Roger, prenant sa main avec amitié, la fit asseoir, et s'assit à côté d'elle.

« Mon cher ami, dit-il tendrement, dois-je attribuer cette vive douleur à mon départ, ou de nouveaux chagrins sont-ils venus

fondre sur vous ? Daignez avoir un peu de confiance en mon amitié. Une curiosité indiscrète ne dicte pas mes demandes, vous devez le croire. » Alise tâchait de recouvrer un peu de calme pour répondre.

« Cher enfant, continua Roger, nous pourrions ne nous quitter jamais : venez avec moi, soyez mon frère.

— Le château de Martigues a assez d'habitans, dit Alise avec un sourire amer.

— Ah ! vous y seriez reçu comme un ami bien cher !

— Je dois, je veux mourir ici, reprit-elle.

— Si c'est un vœu qui vous y retient, on peut vous en relever.

— Je dois, je veux mourir ici, répéta la jeune baronne en fixant un sombre regard sur sa tombe.

— Jeune homme, reprit plus gravement Roger, votre vie peut encore être longue : vous vous livrez à tort au désespoir s'il vous reste quelques chances de bonheur. Ouvrez-moi votre cœur : qu'un mot de votre bouche me prouve que vous ne voyez pas en moi l'étranger le plus indifférent. Je partirai donc sans avoir appris votre nom, seulement le lieu de votre naissance.

— Mon père était vassal du baron de Vogué, dit Alise.

— Noble et digne seigneur ! s'écria Roger ; sa mémoire me sera sacrée tant qu'un souffle de vie m'animera ! »

Alise sentit ses larmes couler plus doucement.

« Mais, continua Roger, à la mort de votre père, vous dûtes en retrouver un dans le sire de Vogué ? Son usage n'était pas d'aban-

donner l'orphelin de son vassal, même celui de l'étranger !

— Le sire de Vogué n'a pas survécu à mon père, dit Alise en baissant les yeux.

— Et sa fille, répliqua Roger ? Sa fille aussi était bonne et généreuse ; elle eût été votre appui.

— Sa fille a quitté le château de Vogué.

— Je le sais, mais elle doit y revenir : un chevalier a la promesse de sa main.

— Elle n'y retournera jamais ! s'écria Alise, et le chevalier dont vous parlez ne tardera pas à apprendre qu'il doit choisir une autre épouse. »

Elle s'arrêta interdite. Roger parut éprouver un étonnement impossible à exprimer.

« Vous semblez être singulièrement instruit de ce qui touche cette dame ? dit-il. »

Alise continuait de garder le silence, agitée et tremblante comme un criminel.

« Je n'oserais jamais, reprit Roger à demi-voix, exprimer les doutes qui naissent dans mon esprit !

— Eh bien ! oui, s'écria Alise, je ne le cacherai plus, vous voyez la fille du baron de Vogué !

— Ah ! Madame, dit Roger, si j'en crois la renommée, votre innocente vie n'avait pas besoin de semblables expiations !

— J'ai suivi ma volonté, seigneur ; la mort de mon père m'avait rendu le monde odieux.

— Sans doute, nulle affection ne pouvait remplacer celle-là dans votre cœur : mais, à défaut de l'amour, la générosité et la pitié devaient s'y faire entendre. Vos vassaux perdront beaucoup à ne plus vous avoir pour dame ; et, si j'ose rappeler ici l'intérêt de ma famille, quel ne sera pas le chagrin de mon père, en voyant la fille de son frère d'armes ensevelie ainsi à la fleur de ses ans ! celui de ma mère, à qui vous êtes si chère ! Je ne parle pas de moi, qui à peine ai le bonheur de vous connaître… Cependant, belle Alise, croyez que je sens vivement ce que doivent éprouver de regrets ceux qui vous perdent ! Mon pauvre frère, quel doux espoir va lui être enlevé ! »

Alise retira sa main qui se trouvait pressée dans celle de Roger, et l'assura froidement qu'il prenait trop de souci, et que sa perte ne serait insupportable à personne. Roger se trouvait assez embarrassé de sa situation auprès d'Alise. Les procédés qu'il avait eus à son égard lui semblaient si peu d'accord avec l'admiration qu'elle lui inspirait alors, qu'il craignait de manifester cette admiration, cependant bien réelle !

« Au reste, pensait-il, elle ne peut pas s'offenser du refus que j'ai fait de sa main, puisque je ne la connaissais pas. Non certes, je ne la connaissais pas. L'enfant que j'avais vue donnait-elle l'idée de la demoiselle de Vogué d'à présent ! Et lors même que je l'aurais connue, elle aurait dû supposer à ce refus des motifs particuliers, et ne pas s'en offenser encore ; car elle ne saurait, je pense, imaginer qu'on puisse ressentir de l'éloignement pour sa personne ! Elle n'a conservé nulle inimitié contre moi. Ne m'a-t-

elle pas traité comme un frère ? Ah ! son âme est bien au-dessus de ces puériles vanités qu'un rien blesse ! »

Néanmoins, il ne savait par quels propos renouer l'entretien qui, depuis quelques instans, avait entièrement cessé entre Alise et lui. Tous deux demeuraient silencieux et pensifs. Roger semblait avoir oublié son projet de partir, et Alise ne le lui rappelait pas. Un événement auquel ils étaient loin de s'attendre les tira de leur rêverie. La comtesse s'avança auprès d'eux, suivie de plusieurs de ses gens. La joie qu'elle témoigna en revoyant Roger parut être altérée par un regard qu'elle jeta sur Alise, dont la figure en ce moment se trouvait à découvert.

« Oui, dit Roger, répondant à l'exclamation de la comtesse, oui, je vis, je respire, et voilà la personne à qui je le dois. » Il expliqua ensuite ce qui lui était arrivé, et les obligations qu'il avait à Alise.

« Je conçois, dit la comtesse, que la reconnaissance soit très-facile envers un semblable libérateur. » Alise regarda la dame avec calme et dignité, et lui offrit gracieusement, ainsi qu'à sa suite, le peu que pouvait fournir son modeste hermitage.

« Je voudrais partir sur-le-champ, dit la comtesse, afin de me trouver avant la nuit hors des chemins difficiles qui aboutissent à ce lieu. Mais ma résolution ne doit point influencer celle du seigneur Roger. À présent que ses amis le savent en sûreté, ils attendront son retour avec moins d'impatience. »

Roger assura la dame que son intention était de quitter l'hermitage le jour même, et qu'il prenait congé de son hôte lorsqu'elle était arrivée.

« En ce cas, partons, dit la comtesse ; adieu, mon frère, priez pour ceux qui n'ont pas su, comme vous, trouver de bonne heure un abri contre les orages de la vie. »

Alise répondit par une profonde inclination, et Roger lui ayant demandé la permission de la revoir, un signe fut encore toute sa réponse. Elle sentait qu'un seul mot prononcé dans cet instant eût fait couler avec abondance les larmes dont son cœur était oppressé. Cependant, sa douleur n'était point aigrie par ce qu'elle venait de voir. Roger lui avait paru éprouver autant de surprise que de joie en apercevant la comtesse. Celle-ci témoignait de l'inquiétude, et sa beauté, altérée par la fatigue et le chagrin, était loin de paraître alors avec cet éclat qui éblouit Alise à leur première rencontre. Elle pouvait donc paraître sans honte à côté de la dame de Martigues, peut-être même lui être comparée. « Au reste, que m'importe, répétait la douce recluse, tout n'est-il pas fini pour moi ! et que dois-je demander au ciel désormais, sinon que le choix qu'il a fait le rende heureux ? »

Tout en faisant ces réflexions, l'héritière de Vogué se trouvait moins à plaindre que lorsqu'il ne s'élevait dans son esprit aucun doute sur ce bonheur. Ah ! jeunes et tendres cœurs ! qui pourra jamais dire tout ce que vous renfermez de secrets et de contradictions !

XXIX

Les doutes, les inquiètes jalousies qui avaient tourmenté Alise, sa belle rivale commençait à les ressentir. La rencontre de la jeune baronne était pour la dame de Martigues une source de conjec-

tures insupportables. Elle avait sans cesse présente à la pensée, cette figure charmante, cette voix si mélodieuse ! « Je ne sais qu'imaginer au sujet de cet hermite, dit-elle, après avoir marché assez long-tems avec Roger sans proférer un mot. Ses traits ne vous semblent-ils pas, comme à moi, bien délicats pour appartenir à un homme ? » Roger balbutia quelques paroles sans suite. La comtesse lui jeta un regard défiant. Ne se croyant point le droit de révéler un secret qui n'était pas le sien, Roger attendait pour s'expliquer sur ce qui regardait Alise, qu'il l'eût revue et qu'elle lui eût déclaré ses intentions à cet égard. Mais dissimuler la vérité était un art fort étranger au chevalier, et son embarras, chaque fois qu'il était question du solitaire, eût suffi pour éveiller les soupçons de la dame de Martigues, si déjà elle n'en avait eu. Mais elle en ressentait de très-violens, et chacune de ses réflexions les augmentait. La mystérieuse disparition de Roger, l'avis non moins singulier qui était arrivé pour lui peu après son départ du château, toutes ces circonstances étaient autant de sujets d'alarmes pour la dame de Martigues. Roger, qui ignorait la démarche d'Alise, ne s'informait point du résultat qu'elle avait eue : et ce silence paraissait à la comtesse une nouvelle preuve que ses craintes étaient fondées. « Je pense, continua-t-elle, que vous devez aussi à la sollicitude de votre ami le message qui fut remis dans mes mains le jour de votre départ ?

— Quel message ?

— Un écrit par lequel on vous avertissait que des brigands cachés dans la forêt en voulaient à vos jours : c'est d'après cela qu'ont été dirigées nos recherches pour vous découvrir. Mais quelque fût le zèle de mes gens, ces recherches n'auraient eu au-

cun succès, si, guidée par l'amour et le désespoir, je n'eusse aussi à travers mille dangers essayé de découvrir vos traces. »

Roger baisa tendrement la main de la dame, et lui exprima sa reconnaissance dans les termes les plus passionnés.

Almaïde détourna son visage en essuyant furtivement une larme ; ensuite elle reprit son entretien.

« À l'écrit dont je parle, dit-elle, était joint un bijou, sans doute bien précieux. Le voilà. » Roger reconnut sur-le-champ la relique qu'il avait autrefois donnée à sa mère, et il le dit à la comtesse.

« Il faut, reprit Almaïde, que la dame de Parthenay ait disposé de ce don en faveur de quelqu'un, car ce n'est pas elle qui vous le renverrait avec tant de mystère.

— Je ne le pense pas, dit Roger ; cependant cette tendre mère aurait difficilement consenti à sacrifier un don de ma main ! à moins que… » Une idée rapide se présenta à son esprit et le fit rougir.

« Achevez, dit la comtesse.

— Non, reprit-il, je ne sache pas que ma mère ait pu disposer de ce bijou en faveur de qui que ce soit.

— Vous me trompez, répliqua la dame de Martigues : vous aviez un doute que vous n'avez pas voulu manifester

— Eh bien ! dit Roger, il est vrai ; l'idée que ma mère avait pu donner ce précieux talisman à la demoiselle de Vogué s'est présentée à mon esprit : mais, en y réfléchissant, je la rejette.

— À la demoiselle de Vogué, répéta la comtesse ; mais, oui, cette idée me semble assez naturelle, et je ne vois pas pourquoi vous la rejeteriez ? »

Elle le regardait d'un air soupçonneux. Roger demeurait inquiet et silencieux.

« Chevalier, reprit la comtesse, je vous somme, au nom de l'honneur, de répondre la vérité à ma question : connaissez-vous l'hermite qui vous a donné asile ?

— Oui, Madame, répondit Roger.

— Vous le connaissez !

— Oui, Madame, il m'a avoué son nom au moment où j'allais le quitter.

— Et sans doute aussi son sexe, dit ironiquement la comtesse. »

Roger ne répondit pas.

« Et le secret de ce nom, reprit la dame, ne saurait m'être révélé.

— Madame, je ne doute point que l'hermite ne m'en donne la permission à notre première entrevue, mais jusque-là, je croirais manquer à la loyauté en disposant d'un secret qui n'est pas le mien.

— Il suffit, seigneur, reprit la comtesse ». En cet instant, ils arrivaient au château.

Roger se retira dans son appartement pour recevoir les soins nécessaires à sa blessure.

« Pleure, malheureuse Almaïde, s'écria la comtesse lorsqu'elle fut seule et livrée à ses réflexions.

» Pleure, sur la honteuse faiblesse qui te rend le jouet des caprices d'un ingrat ! il me trompe : je l'ai vu. J'éclaircirai ce mystère odieux ! Mais quels doutes peuvent me rester ? N'ai-je pas reconnu sous ce déguisement, qui au reste ne m'a point abusée un seul instant, n'ai-je pas reconnu, dis-je, la rivale qu'il me préfère ? Une rivale ! à moi ! jamais. Si je ne suffis pas à son bonheur, si une seule pensée de son cœur s'envole vers une autre qu'Almaïde, tout est fini. Il m'apprendra son nom dès qu'elle le lui aura permis ! Et je devrais me contenter d'une telle condescendance ! Enfans présomptueux et imprudens ! espéreriez-vous me braver ? Je puis vous séparer : rendre longue cette séparation... Malheureuse ! en serais-tu plus aimée parce qu'il pleurerait la perte de celle qu'il aime ? Les passions haineuses satisfaites laissent-elles donc tant de douceur après elles ! Ah ! j'aurais dû fermer à toutes mon misérable cœur ! Toutes m'ont déçue ! Roger, Roger ! et ton amour aussi devait être une source de tourmens ! » Voilà à quelles amères pensées se livrait la comtesse, mais elle ne les avouait point à Roger qui, ne sachant à quoi attribuer le changement qu'il remarquait en elle, s'en trouvait plus fatigué que touché. Il commençait à comparer en secret au caractère violent et emporté de la dame de Martigues, à ses impétueuses passions, la douce résignation d'Alise, et le calme de son âme angélique. Et plus d'une fois, lorsque l'humeur sombre de la comtesse répandait sur tout ce qui l'entourait un nuage de tristesse et d'ennui, il regretta la paix de la grotte solitaire. Dès que ses blessures entièrement rétablies lui permirent d'exécuter sa résolution de retourner à l'hermitage, il l'annonça, non sans quelque embarras, à la dame de Martigues, qui ne fit aucune ob-

jection. Mais, comme il était sur le point de partir, il reçut une visite qui retarda son voyage. Gauthier s'était mis, ainsi qu'on l'a vu, à la recherche de l'héritière de Vogué. Après avoir pris d'inutiles informations dans les châteaux et monastères du voisinage, il s'était décidé à se rendre à l'hermitage de Saint-Valentin, où d'abord il avait dédaigné d'aller, imaginant qu'Alise avait feint de diriger ses pas de ce côté pour mieux tromper ceux qui seraient tentés de suivre ses traces ; mais il n'avait eu aucune réponse satisfaisante de l'hermite,

« Vous l'avez vu ? demanda la comtesse, avec émotion.

— Oui, Madame ; mais si mon voyage ne m'eût procuré l'occasion de vous saluer et d'embrasser mon frère, je regretterais de l'avoir entrepris. Cet hermite ne m'a pas même donné le tems d'expliquer le sujet de ma visite. À peine avais-je commencé à lui parler, qu'il m'a quitté, en me disant avec colère :

« De quel droit les enfans du siècle viennent-ils sans cesse me troubler ? Je ne sais rien de ce qui les concerne : je suis mort pour eux.

— Il paraît, dit Roger, que tous les pèlerinages au mont Saint-Valentin ont des résultats plus ou moins bizarres. Moi-même et madame, nous pourrions en fournir une preuve.

— Laissons cela, laissons cela, interrompit vivement la comtesse. »

Roger n'insista pas davantage sur ce sujet, et demanda à son frère quel était son but, en cherchant avec tant de persévérance à découvrir la demoiselle de Vogué ?

« Eh mais, dit Gauthier, de connaître ses intentions précises à mon égard, et de l'engager à remplir les promesses qu'elle m'a faites. Je ne prétends point être son jouet !

— J'imagine, reprit Roger d'un air mécontent, que votre intention n'est pas d'employer auprès d'elle d'autres moyens que la douceur et la persuasion.

— En vérité, s'écria Gauthier, tout serait légitime pour arracher cette jeune imprudente à un genre de vie misérable, et la forcer de jouir de tous les avantages que lui offre le sort.

— Et si elle méprisait ces avantages, reprit Roger toujours plus ému, et qu'elle estimât, avant tout, une parfaite indépendance ?

— En ce cas, répliqua brusquement Gauthier, elle aurait eu tort de se lier par des promesses. Je réclamerai hautement les droits que la demoiselle de Vogué m'a donnés sur sa main ; car, je le répète, je ne prétends point être le jouet des caprices d'une jeune fille inconsidérée !

— Vous oubliez de qui vous parlez, s'écria Roger, et combien la demoiselle de Vogué a de droits à notre protection et à nos respects !

— Elle avait droit aussi à d'autres sentimens de votre part, dit Gauthier avec un sourire ironique ; et je ne vois pas que vous vous le soyez rappelé ? »

Une vive rougeur colora le visage de Roger : il cherchait néanmoins à se contenir.

« Eh ! chevaliers, s'écria la dame de Martigues, essayant de fixer un sourire sur ses lèvres tremblantes, vous vous échauffez

inutilement. Le seigneur Gauthier me paraît trop peu avancé dans ses recherches pour qu'il ait besoin de s'inquiéter beaucoup du parti qu'il prendra après leur réussite.

« Cessez une inutile et désagréable contestation. Tous deux, vous savez ce qu'on doit aux dames, et jamais aucune n'aura à se plaindre des procédés de l'un ni de l'autre. »

Elle prit la main de Roger, qu'elle mit dans celle de son frère, et le reste du tems que Gauthier passa au château, cette discussion ne fut pas reprise. Mais Roger n'en garda pas moins de fâcheuses préventions contre son frère : et loin de lui laisser soupçonner qu'il connût la retraite d'Alise, il tremblait au contraire qu'il ne vînt à la découvrir. Son intention avait été d'abord de chercher à décider Alise en faveur de Gauthier, lorsqu'il la reverrait. C'était même uniquement dans ce but, qu'il croyait désirer de la revoir. Mais alors, il ne savait plus quels conseils il convenait de donner à l'héritière de Vogué ?

Jamais les défauts de Gauthier n'avaient autant frappé son frère. « Quel contraste ! pensait Roger, et comment tant de grâces et de douceur seraient-elles appréciées ! Alise a promis cependant : un autre choix lui est peut-être à jamais interdit ! Et si c'était pour moi qu'elle se fût ainsi sacrifiée ?... Ah ! ce n'était pas là ce que son père attendait de ma reconnaissance. »

Ces pensées l'occupaient sans cesse, et beaucoup trop pour le repos de la triste Almaïde, à laquelle nul de ses sentimens ne pouvait être déguisé.

XXX

Sitôt après le départ de son frère, Roger se mit en route pour l'hermitage. La comtesse parut fort troublée en lui disant adieu : son agitation, sa pâleur touchèrent Roger qui, afin de diminuer les craintes qu'il lui supposait, prit quelques hommes d'escorte avec lui.

Son voyage s'acheva sans événemens remarquables. Il avait été préoccupé long-tems par ses incertitudes sur ce qu'il conseillerait à Alise, relativement à sa future destinée. Mais, arrivé au lieu qu'elle habitait, il ne pensa plus qu'à la joie de la revoir. Il descendit plein d'émotion jusqu'auprès de la grotte. C'était l'heure à laquelle Alise ne la quittait jamais : elle n'y était pas cependant. Il cherche, il appelle, personne ne répond ; et il ne tarde pas à remarquer dans ce lieu solitaire un désordre annonçant l'absence prolongée de celle qui l'habitait. Le peu d'ustensiles grossiers dont se servait Alise étaient hors de leurs places habituelles : ses provisions semblaient êtres abandonnées depuis plusieurs jours. Le chevalier, de plus en plus inquiet, continue ses recherches, et découvre enfin dans un endroit retiré ces mots gravés sur le roc avec un caillou tranchant.

« Si quelqu'un des amis qu'eût autrefois le baron de Vogué pénètre jamais en ces lieux, qu'il sache que la fille de ce baron en a été arrachée par la violence, et qu'elle se recommande à son secours pour être rendue à la liberté. Mais elle ne saurait indiquer la prison où on va la conduire ; il faut que son libérateur tâche de la découvrir. »

« Malédiction sur le ravisseur ! s'écria Roger. Enlevée par la violence ! et personne pour répondre au cri de sa douleur ! pas

un ami qu'elle pût appeler à son secours ! malheureuse enfant ! Mais ce n'est pas en vain qu'elle aura réclamé l'appui des amis de son père ! je ne tromperai pas ton espoir, fille du brave et noble Vogué ! mon bras, ma vie, te sont dévoués ! »

Il fit vœu dès cet instant de ne pas goûter de repos avant d'avoir découvert le lieu où l'on retenait Alise, et de l'avoir rendue maîtresse de son sort.

Ses premiers soupçons se portant sur Gauthier, il ne voulait pas perdre un instant pour tâcher de le rejoindre. En conséquence, il écrivit à la dame de Martigues pour la prévenir de son dessein, ainsi que des motifs qui le lui avaient suggéré, et sans cacher désormais à la comtesse aucune des circonstances de sa rencontre avec Alise. C'était au château de Parthenay que Gauthier avait annoncé l'intention de se rendre. Roger dirigea sa marche de ce côté. Mais, comme il ne voulait point que son père et sa mère fussent présens à l'explication qu'il allait demander, il fit appeler son frère à quelque distance du château, comme l'aurait fait un étranger ; et, se tenant éloigné, il lui dépêcha un de ses gens qui le somma, au nom de son maître qu'il ne nomma point, de déclarer quelle était la demeure actuelle de la demoiselle de Vogué ?

Gauthier s'était rendu au lieu indiqué, accompagné aussi de quelques hommes d'armes.

« Ton maître me semble aimer la raillerie, répondit-il grossièrement, mais apprends-lui que je ne partage pas ce goût. » Roger, impatient d'abréger toutes les longueurs, s'avança auprès de son frère, et, levant la visière de son casque, il expliqua en peu de

mots les soupçons qu'il avait conçus relativement à la disparution d'Alise.

« Et d'où l'a-t-on enlevée, demanda Gauthier ?

— D'une retraite sauvage qu'elle s'était choisie au milieu des déserts.

— Et que vous connaissiez, dit ironiquement Gauthier.

— Le hasard me l'avait fait découvrir. Mais cessons ces vaines contestations. Je veux, je dois secourir la demoiselle de Vogué, et ce n'est jamais inutilement qu'elle réclamera mon appui.

— Elle a réclamé votre appui ! Mais quelles mystérieuses résolutions entretenez-vous donc avec elle ? Personne ne savait rien de sa situation, quand vous étiez au fait des moindres changemens qui y survenaient.

— Je ne perdrai pas le tems à expliquer comment cela est arrivé ; qu'il vous suffise de savoir que je suis décidé à ne rien ménager afin de rendre Alise de Vogué libre et maîtresse absolue de son sort.

— Vous avez en effet votre intérêt à ce qu'il en soit ainsi.

— Mon frère, n'attisez pas ma colère : elle a besoin au contraire d'être modérée : vous avez abusé de la force contre le malheur et la faiblesse, vous avez opprimé celle que les devoirs les plus saints vous ordonnaient de protéger ; vous aurez en moi un ardent ennemi, si vous ne réparez sans délai la faute où une passion irréfléchie vous a entraîné.

— C'est trop endurer tes outrages, s'écria Gauthier. Je n'ai point à me reprocher l'infamie dont tu m'accuses ; mais que

m'importe. Depuis long-tems mon cœur ulcéré soupire après la vengeance. Défends-toi, lâche séducteur, serviteur efféminé de quelques femmes sans pudeur ! »

Roger, ne se possédant plus, saisit son arme la plus meurtrière. Gauthier était prêt aussi à l'attaquer avec furie. En cet instant, une femme éplorée s'élança au milieu d'eux.

« Malheureux ! s'écria-t-elle, malheureux, qu'allez-vous faire ! Ai-je donc mérité de voir mes fils s'entregorger. » La comtesse avait en toute hâte prévenu la mère de Roger des projets dont il lui avait fait part, et la dame de Parthenay, connaissant la violence de l'aîné de ses fils, craignit tout de l'entrevue des deux frères dont elle fut instruite en même tems qu'elle reçut l'avis de la dame de Martigues. Elle se fit sur-le-champ conduire au lieu où se passait cette entrevue, et c'était elle qui vint suspendre les effets de l'aveugle fureur de ses fils.

Tous deux, en la voyant, laissèrent tomber leurs armes. Roger se précipita pour la secourir, et chercha, par toutes les assurances, par tous les moyens que pouvait lui suggérer sa tendresse, à calmer l'horrible angoisse qu'elle éprouvait. Gauthier, quoique touché de l'état de sa mère, conservait néanmoins un vif ressentiment : ses yeux lançaient des flammes ardentes chaque fois qu'ils s'arrêtaient sur son frère. « Il m'insulte, dit-il, il m'accuse, et ne prend pas même la peine de douter de mon crime prétendu. »

La dame de Parthenay regarda son fils chéri d'un air de reproche. Roger alors expliqua toutes ses relations avec Alise, et les soupçons qui avaient motivé sa conduite à l'égard de son frère.

« Eh bien, reprit amèrement Gauthier, vous avez été trop prompt dans votre jugement : je n'ai pas plus enlevé la demoiselle de Vogué de son hermitage, que je n'avais auparavant essayé d'aller l'y séduire. »

Roger mit involontairement la main sur son épée.

« Au nom du ciel, s'écria la dame de Parthenay, finissez ces odieux débats ! Aucun de mes fils n'est capable d'une action lâche ou déloyale ; tous deux au contraire s'entendront pour déjouer les mauvais desseins de ceux qui ont commis l'attentat qui nous afflige en cet instant. Vous allez l'un et l'autre chercher à secourir l'imprudente et malheureuse Alise, quoiqu'un seul de vous ait désormais des droits à sa main.

— Le chevalier Roger, sans doute, dit Gauthier.

— Non, mon fils, il y a renoncé ; mais tu ne saurais t'offenser de ce qu'il t'aide à retrouver ta future épouse, et de ce qu'il prête son appui à la fille de son meilleur ami.

— J'ai fait vœu, reprit Roger, de ne prendre nul repos, de ne goûter aucun plaisir avant que la demoiselle de Vogué ne soit devenue maîtresse de son sort : ainsi j'ai intérêt à ce que cela arrive bientôt. Mon hymen avec la comtesse de Martigues n'aura lieu qu'à cette époque.

— Vous comptez donc toujours devenir l'époux de la dame de Martigues, demanda Gauthier.

— Sans doute : et je n'ai point changé de sentimens à son égard. »

Cette assurance parut calmer la colère de Gauthier ; et la dame de Parthenay, par sa douceur et son esprit conciliant, acheva bientôt de rétablir la paix entre ses fils.

Les deux frères réconciliés se rendirent auprès de leur père, auquel, sans l'instruire de leur querelle, ils apprirent l'événement qui ramenait Roger au château.

Le vieux seigneur, après s'être indigné d'un pareil attentat, laissa entendre qu'il en soupçonnait la dame de Martigues. « Mon père ! s'écria Roger.

— Mon fils, les femmes sacrifient souvent beaucoup à leurs passions. Cette étrangère, je l'avouerai, m'a toujours inspiré peu d'amitié. » Quel soupçon ! et combien il occupa douloureusement les pensées du chevalier ! Et, tandis que l'image de la comtesse s'obscurcissait dans son âme par des doutes sans cesse renaissans, celle d'Alise s'y montrait toujours plus pure et plus séduisante.

Dans un entretien particulier qu'il eut avec sa mère, elle lui apprit l'usage qu'elle avait fait du bijou miraculeux qu'elle avait reçu de lui. Il connut par conséquent et la générosité d'Alise, et l'intérêt qu'elle lui portait.

« Ma mère, disait-il à la dame de Parthenay, la demoiselle de Vogué paraît avoir hérité de toutes les vertus de son père.

— Ah ! mon fils, elle eut fait ton bonheur ; mais tu le trouveras sans doute dans les nœuds que tu vas former.

— Sans doute, répétait Roger avec distraction. »

La dame de Parthenay, quels que fussent ses vœux secrets, n'aurait point engagé son fils à manquer aux derniers engagemens qu'il avait contractés. Elle les respectait, et elle eut craint aussi de voir Roger s'attirer le blâme général, par ses continuelles variations. Cependant la faible mère n'aurait pas su, peut-être, lui rappeler fortement ses promesses à une autre qu'Alise, s'il les eût oubliées ; Mais Roger n'en était pas à ce point. Sûrement son amour pour Almaïde n'occupait plus aussi fortement, ni aussi exclusivement son cœur ; mais il l'aimait encore assez, pour rejeter avec horreur la pensée d'être parjure aux sermens qu'elle avait reçus de lui. Il était bien décidé à devenir son époux, dès qu'il aurait délivré Alise. Et tandis qu'il se met en route dans ce dessein, voyons ce qui se passe au château de Martigues.

XXXI

La comtesse avait facilement deviné quel était l'hermite dont Roger avait reçu les secours ; sa jalousie dès lors ne lui laissait pas un instant de repos ; elle pensait sans cesse au peu de distance qui séparait son amant de sa rivale, à l'empressement que Roger témoignait de retourner à l'hermitage. Il allait prendre peut-être l'habitude de ces dangereuses visites, et laisser ainsi se développer dans son cœur le penchant déjà trop vif qui l'entraînait. Ne pouvant supporter cette idée, la comtesse résolut de soustraire Alise aux regards du chevalier, et de se rendre maîtresse absolue du sort de la jeune baronne : non pas qu'elle eût l'intention de le rendre misérable, elle aurait au contraire sacrifié beaucoup pour voir Alise heureuse de l'amour d'un époux de son choix. Mais que cet époux dût être Roger ! la dame de Martigues était capable de

tout, pour empêcher ce malheur ; et la mort l'effrayait cent fois moins que la possibilité d'un tel événement. Elle n'avait, au reste, nul plan d'arrêté relativement à sa conduite envers Alise ; mais ce qu'elle craignait surtout, c'est que la recluse ne choisît une nouvelle retraite, et n'échappât à la surveillance qu'elle se proposait d'exercer sur ses actions.

« Je ne prétends point, se disait-elle, qu'ils puissent tous deux s'entendre pour me tromper. J'interrogerai cette jeune fille ; je connaîtrai ses secrets sentimens, ceux de Roger. Ensuite..., ensuite, qui sait ? Le hasard peut-être décidera de notre destinée à tous. »

Ainsi, peu de jours après que Roger eût quitté l'hermitage, plusieurs hommes s'y présentèrent, et signifièrent à Alise d'avoir à les suivre, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal ; que les plus grands égards leur étaient ordonnés envers elle ; mais qu'il leur était enjoint, en même tems, d'employer la force, s'il le fallait, pour l'arracher d'un lieu, où l'on ne voulait plus qu'elle habitât.

Peu de réflexions suffirent à Alise, pour lui faire sentir l'inutilité de la moindre résistance. Elle demanda quelques instans de délai, qu'elle employa à graver sur le roc les lignes qui, peu après, instruisirent Roger de ce qu'elle connaissait elle-même de son sort. Ce qui lui arrivait lui semblait tellement étrange que souvent elle était tentée de l'attribuer à une méprise. Inquiète, mais résignée, elle suivit ses ravisseurs, qui la traitaient, ainsi qu'ils l'avaient annoncé, avec de grands égards. Elle n'essayait point de vaines tentatives pour leur échapper ; elle ne cherchait point non plus à réclamer, auprès du petit nombre de personnes qu'elle rencontrait, un appui qu'elles eussent été hors d'état de

lui prêter. Que pouvaient, en effet, quelques pauvres pèlerins, quelques paysans désarmés, contre des hommes couverts de fer, et que leurs chevaux agiles transportaient en peu d'instans à d'énormes distances ? Pas un seul chevalier ne se rencontra sur sa route, pendant plusieurs jours que dura son voyage. Il se termina à un vieux manoir délabré qu'habitaient un vieillard, sa femme, et dans lequel restèrent aussi les conducteurs d'Alise. La conduite de tous ces gens, à l'égard d'Alise, était aussi respectueuse que leur surveillance était sévère ; et l'héritière de Vogué ne savait comment concilier des procédés si divers.

Ses questions sur la personne qui la retenait prisonnière n'obtenaient jamais de réponse. Seulement on lui donnait à entendre qu'elle verrait cette personne qui lui causait de l'effroi ; car elle avait aussi un vague soupçon que ce pouvait être Gauthier. Enfin, tous ses doutes furent éclaircis par l'apparition de la comtesse.

« Me reconnaissez-vous ? dit-elle à Alise.

— Oui, Madame.

— Savez-vous que c'est par mon ordre que vous avez été amenée ici ?

— Je le vois à présent.

— Oui, jeune fille, c'est par mon ordre. J'ai voulu vous arracher à des séductions trop dangereuses, vous sauver des chagrins amers qui les auraient suivies.

— Je dois m'étonner, Madame, des droits que vous vous arrogez sur ma destinée ?

— Il est vrai, je n'en ai aucun peut-être, mais vous-même en aviez-vous pour être l'arbitre de la mienne ? Cependant, elle dépend de vous. » Alise attendait en silence que la comtesse s'expliquât plus clairement.

« Le chevalier Roger vous aime, reprit la dame de Martigues.

— Il ne l'a pas prouvé, répondit Alise avec un triste sourire.

— Oui, il vous aime, je le crois. Et vous, quels sont vos sentimens à son égard ?

— Je ne vois pas, Madame, quels motifs j'aurais de vous en instruire.

— Sans doute. Ce n'est pas à votre vie qu'importe cette découverte, c'est à la mienne. »

La comtesse prononça ces mots avec une expression de tristesse si profonde qu'Alise en fut touchée.

« Madame, dit-elle doucement, je ne comprends pas bien vos reproches : mais, si vous êtes malheureuse, ce n'est pas moi ce me semble que vous devez en accuser.

— Je le sais. Je ne suis point injuste ; je voudrais seulement sortir de l'horrible incertitude où je suis. Répondez-moi franchement, le chevalier Roger vous a-t-il de nouveau promis sa foi ?

— Non, Madame ; la foi du chevalier Roger est engagée irrévocablement et vous devez en être certaine.

— Plût à Dieu ! s'écria la comtesse. Mais alors, vous, seriez-vous heureuse ?

— J'ai à peine connu celui que vous aimez, dit Alise en baissant les yeux.

— Quels furent donc les chagrins qui vous portèrent à embrasser les austérités dans lesquelles vous avez vécu ?

— Je n'avais que ce moyen d'éviter une union détestée, sans faire encourir au second des fils du seigneur de Parthenay la disgrâce de son père.

— Ainsi, vous vous êtes sacrifiée afin d'assurer le bonheur de Roger ; et il le sait, malheureuse que je suis !

— Madame, il l'ignore ; et ce motif ne fut pas le seul qui me détermina. Je ne soupirais qu'après la retraite, depuis que la mort de mon père avait ôté du monde tout ce qui pouvait m'y retenir.

— Et pour l'avenir, quels sont vos projets ?

— Vous oubliez, Madame, que je ne suis pas libre d'en former.

— Ah ! oui, j'eus des torts envers vous : vous me les rappelez Alise, je n'ai pas le droit de m'en plaindre. Mais vous-même pleureriez sur mon sort s'il vous était bien connu !… jeune fille, vous n'avez aucune idée des passions, et des excès où elles peuvent entraîner. Vous n'avez nulle idée non plus des souffrances qu'elles causent. Innocente et pure comme les anges, de grandes consolations vous resteront quelque malheur qui vous arrive, mais moi !… je suis la plus misérable des créatures, ayez pitié de moi.

— Madame, dit Alise les larmes aux yeux, je vous demanderai à mon tour quels sont vos projets, et ce que je puis pour adoucir les chagrins qui semblent vous tourmenter ?

— D'abord, ne pas revoir Roger. S'il vous est indifférent, le sacrifice est peu de chose. »

Alise, étouffant un soupir, assura que cela lui serait très-facile, et que sans le hasard inouï qui les avait réunis, elle eût été à jamais séparée du chevalier.

« Ensuite, reprit la comtesse, je voudrais qu'il ignorât ma conduite à votre égard. Dites, Alise, vous sentez-vous le courage de la lui cacher ?

— Madame, je ne souhaite pas autre chose. Mais comment ? Par quels moyens ?

— Vous pourrez laisser croire qu'une méprise fut la cause de votre captivité momentanée. Roger, vous sachant libre, car vous l'êtes dès cet instant, reviendra près de moi : et le tems, votre absence me rendront l'empire que j'eus sur son cœur ; je l'espère au moins, et si je perdais un jour cet espoir !... Et vous, Alise, quel sera votre sort ? jeune et douce enfant, je ne vous hais pas, je voudrais vous savoir heureuse.

— Madame, reprit Alise, je n'ai pas le choix de mon sort. Une retraite éternelle doit être mon partage, si je ne veux former des nœuds qui m'effraient plus que la mort. » Elle expliqua alors ses engagemens envers Gauthier et le seigneur de Parthenay. La comtesse secoua tristement la tête.

« Allons, dit-elle, je le vois, vous n'avez pas non plus deux chances de félicité ; et s'il est un Dieu qui rejette ou exauce les vœux des mortels, ce ne sont pas mes prières qu'il doit exaucer plutôt que les vôtres. Tout est fini ; je ne lutterai plus contre l'avenir. Que le hasard ou le ciel en décide.

« Adieu, Alise, adieu, je n'exige de vous aucune promesse : agissez comme vous le jugerez convenable ; adieu. »

Elle sortit, et bientôt après Alise entendit le bruit qu'occasionnait son départ du manoir. Elle avait auparavant donné des ordres afin qu'Alise fût reconduite dès qu'elle l'exigerait, au lieu où elle voudrait aller, et avait de nouveau recommandé, à l'égard de la jeune baronne, les soins et le respect.

Alise était vivement touchée des procédés de cette femme extraordinaire, et de la confiance qu'elle lui avait témoignée. Peut-être aussi l'espoir de n'être point indifférente à Roger la disposait-il à la bienveillance envers sa rivale, et augmentait-il sa générosité naturelle. Quoi qu'il en soit, elle fut plus que jamais confirmée dans son dessein de passer sa vie loin de Roger et loin du monde. Mais, n'osant plus alors retourner habiter sa sauvage demeure, elle alla demander à quelques saintes filles consacrées au service de Dieu, de l'admettre dans leur réunion. Le serment qui liait ses compagnes ne pouvait être prononcé qu'après une épreuve, que la grande jeunesse d'Alise rendrait longue : ainsi, elle était encore pour long-tems libre ; mais elle trouvait en attendant un asile sûr et tranquille, parfaitement en harmonie avec les dispositions de son âme. Irrévocablement décidée à ne jamais abandonner sa nouvelle demeure, elle jugea inutile de faire plus long-tems un mystère de sa résolution, et elle en instruisit le sire de Parthenay, par une lettre, en lui renouvelant le don solennel de tous ses biens. Elle s'excusait aussi de n'avoir point répondu aux sentimens de Gauthier : mais elle ajoutait avec fermeté que toute espèce de tentatives pour la faire renoncer au parti qu'elle avait embrassé serait inutile, et que si elle supposait avoir

quelque violence à redouter, elle aurait recours pour s'y soustraire aux puissances de l'église.

« J'espère, dit le sire Enguerrand, qu'elle n'aura jamais rien à craindre de semblable de la part d'aucun des miens. Le tems peut changer sa volonté, mais quelle que soit cette volonté, je prétends qu'on la respecte. »

Gauthier, consolé peut-être en secret par l'augmentation des domaines de sa maison, promit que si, dans un an, Alise n'avait point changé de dessein, il songerait à un autre choix.

Quant à Roger, Alise après l'avoir instruit de sa nouvelle demeure, et de son inébranlable résolution d'y finir ses jours, lui donnait, relativement à sa disparition de l'hermitage, l'explication dont elle était convenue avec la comtesse.

Elle adressa son message au château de Martigues, ne doutant point que le chevalier ne s'y rendît bientôt. En effet, il y arriva peu de jours après la lettre.

XXXII

Roger, fatigué de recherches inutiles, et n'ayant point oublié le soupçon manifesté par son père au sujet de l'enlèvement d'Alise, revenait auprès d'Almaïde essayer d'éclaircir les doutes fâcheux qui l'obsédaient. Il se les reprocha vivement en lisant la lettre d'Alise. Et ce tort, qui lui parut impardonnable, servit encore à augmenter l'intérêt que la vue d'Almaïde faible et souffrante excitait dans son cœur. Il fut frappé du changement de ses traits ; et il est vrai que la santé de la dame de Martigues se trouvait fort al-

térée par la tristesse et le découragement qu'elle éprouvait. La beauté, le rang, les richesses, étaient son partage, et néanmoins le bonheur qu'elle n'avait jamais cherché dans la vertu fuyait loin d'elle ; et les adversités trouvaient son âme sans appui. En perdant la dernière illusion qui l'eût séduite, elle ne voyait plus rien qui pût désormais l'attacher à la vie : elle en était fatiguée, mais elle redoutait la mort ; et les sinistres pressentimens, qui depuis un tems assiégeaient son cœur, y portaient la terreur et le désespoir. La présence du chevalier eut bientôt, au reste, ranimé dans ce cœur passionné l'amour dont il avait brûlé.

Roger, de son côté, s'accusant des peines de la comtesse, fit un examen sévère de ses sentimens les plus secrets ; et, rougissant de sa faiblesse et de son peu de constance, il rappela le premier à la dame de Martigues leurs mutuels engagemens, et la pressa vivement de les remplir.

Almaïde se laissa facilement persuader la vérité d'un amour auquel tenait son existence entière. Le jour de l'hymen fut fixé, et les jeux, les tournois et les fêtes recommencèrent au château de Martigues. La comtesse espérait affermir plus sûrement son empire sur celui qu'elle aimait, en paraissant à ses yeux entourée de l'éclat qui l'avait autrefois séduit. Roger partageait l'admiration qu'excitait généralement son amie, et joignait ses hommages passionnés à ceux que rendaient à la belle châtelaine les chevaliers rassemblés en foule à sa cour. Almaïde retrouva donc quelques instans encore l'ivresse de ses premières amours, mais pour retomber ensuite dans un abîme de souffrances que son plus mortel ennemi aurait eu peine à contempler sans effroi !

XXXIII

La veille du jour fixé pour l'hymen de la dame de Martigues et de son chevalier, l'écuyer du comte Raymond, dont il a été plusieurs fois question dans cette histoire, disparut sans que personne pût deviner en quel lieu il avait porté ses pas. Cet incident, en apparence assez léger, causa à la comtesse une vive inquiétude, que Roger remarqua avec un étonnement chagrin, dont à son tour Almaïde ne s'aperçut que trop bien. Elle s'efforça cependant de cacher les différentes émotions qui l'agitaient pour paraître aux jeux brillans qui devaient signaler cette journée. Les plus hauts barons de la contrée, le comte de Provence lui-même y assistaient. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, il parut un chevalier étranger qui, jetant son gant dans l'arène, accusa la comtesse de Martigues d'être complice de la mort de son époux assassiné. « Infâme, s'écria Roger, s'élançant pour relever le gage de bataille, ta vie paiera ta lâche calomnie !

— Je ne calomnie point, reprit Josselin, c'était lui. Je puis fournir la preuve de ce que j'avance.

— Point d'autres preuves que le combat, repartit Roger ; ce fer doit percer ton cœur déloyal et montrer la justice de Dieu. »

Le combat fut ordonné par les barons et ajourné au lendemain, si l'accusée n'exigeait pas un plus long délai.

Pendant ce tems la malheureuse comtesse avait été emportée évanouie dans son appartement. En reprenant ses sens, elle s'informa de ce qui s'était passé et sut que Roger devait combattre le lendemain. Elle le fit appeler.

« Tu es donc, lui dit-elle, bien convaincu de mon innocence, puisque tu hasardes ta vie pour la prouver ? »

Roger baissa les yeux avec embarras. Tant de circonstances se réunissaient pour éveiller d'affreux soupçons dans son esprit !

La comtesse le regarda de son œil perçant, et lui renouvela sa question.

« Je sacrifierais mille vies, s'écria Roger, pour punir la méchanceté de Josselin ! Le lâche ! voilà donc les armes dont il se sert !

— Et si son accusation était juste, dit gravement la comtesse ?

— Almaïde ! Almaïde ! s'écria Roger, ô Dieu !... se pourrait-il !... Non, tu n'es point coupable. Assure-moi que tu n'es point coupable. »

La pâleur de la mort couvrait les joues de la comtesse. « Sois tranquille, dit-elle d'une voix entrecoupée ; tes jours sont en sûreté. Laisse-moi, j'ai besoin de me préparer au terrible moment qui s'approche. Demain ! c'était demain, Roger, que je devais jurer d'être à toi !... Mais, tu t'en souviens, le fantôme l'avait prédit que le ciel réprouvait notre amour. Attendez-vous que sa foudre vous sépare, criait-il de sa voix tonnante. Elle nous sépare. Tout effort pour nous réunir est désormais inutile. » Roger la conjurait de se calmer, cherchait à ranimer son courage, et lui-même se sentait triste et abattu. C'était sans espoir de la faire triompher, qu'il se dévouait à servir la cause d'Almaïde, et, quand il comparait aux accusations portées contre la comtesse, aux noires terreurs dont elle était poursuivie, le calme céleste d'Alise, et cette pureté d'une vierge et d'une sainte, que n'avait pas même effleu-

rée le souffle de la plus subtile calomnie, il soupirait. Mais Almaïde était malheureuse ; loin de lui la pensée de l'abandonner !

« Je ne déshonorerai point ma vie, se disait-il, en refusant lâchement mon secours à celle qui se donnait à moi. Si l'infortunée fut coupable, Dieu, je l'espère, la regardera dans sa miséricorde, et fera paix à mon âme, lorsque j'aurai succombé en la défendant. »

XXXIV

Le lendemain, les sons d'une trompette lugubre annonçaient, dès le matin, la triste cérémonie qui se préparait : un héraut d'armes, placé à l'embranchement des routes, criait à haute voix : « Ne se présente-t-il aucun chevalier qui soit disposé à soutenir l'innocence d'Almaïde, comtesse de Martigues, contre Josselin de Crécy, son accusateur. »

Cette formalité remplie, les évêques et les barons prirent place sur les gradins qu'on leur avait préparés. Le comte de Provence, suzerain de la dame de Martigues, présidait l'assemblée. La comtesse n'était point encore présente. Renfermée dans son appartement, elle n'avait paru aux regards de personne ; Roger même n'avait pu la voir. Il s'avança le premier vers la lice : le juge du camp le somma, selon l'usage, au nom de Dieu, du Roi, et de son seigneur, de déclarer pour quel motif il paraissait dans la lice en armes, quelle était sa querelle ; et, après lui avoir enjoint de dire la vérité dans sa réponse, le recommanda à Dieu et à sa valeur.

Roger répondit qu'il venait, engagé par son serment, soutenir l'innocence de la comtesse de Martigues, contre Josselin de Crécy, son accusateur, et qu'il espérait, avec l'aide de Dieu, prouver que ce chevalier était oppresseur du faible et de la veuve, et calomniateur.

Josselin, interpellé de même, répondit qu'il espérait, si Dieu soutenait son bras, prouver que Roger de Parthenay défendait une cause injuste, criminelle et impie. Le juge du camp, après avoir fait aux assistans l'injonction accoutumée de ne point toucher, sous peine de mort, la barrière qui entourait la lice, remit aux deux champions leurs armes, en souhaitant à chacun l'aide du ciel et de sa valeur.

Les hérauts répétèrent ensuite les défis, et l'on n'attendait plus que l'arrivée de la comtesse, pour donner le signal du combat. Elle parut enfin, vêtue de longs habits de deuil, et appuyée sur deux de ses femmes. Elle fit signe de la main qu'elle voulait parler, et s'étant recueillie quelques instans :

« Chevaliers et barons, dit-elle, le combat ne doit point avoir lieu. Je ne dois point souffrir qu'un guerrier trop généreux expose ses jours pour sauver les miens. L'accusateur a dit vrai ; je fus complice de la mort du sire de Martigues. » Un cri d'étonnement et d'horreur se fit entendre à ces paroles.

« Malheureuse Almaïde ! dit Roger à voix basse en s'approchant d'elle, quel démon égare votre raison ?

— Je dis vrai, et tu le crois toi-même. Roger, tu t'en souviens peut-être de ce jour… (eh ! que servirait de vivre, puisque des siècles d'existence n'en ramèneraient pas un semblable,) de ce jour où je reçus ta foi ? Je te promis alors de ne point survivre à

ta perte : eh bien ! je remplis ma promesse. Ne pense pas que la crainte de te voir succomber dans cette lutte, où Dieu, dit-on, prendra parti, dicte mes aveux ; si j'eusse encore pu espérer le bonheur, je t'aurais laissé combattre, sûre que ta valeur pouvait faire triompher toutes les causes ! Mais la froideur et les soupçons ont remplacé l'amour dans ton cœur ; la jalousie déchire le mien ; je t'ai perdu enfin ; il faut mourir.

— Qui osera, s'écria Roger, s'autoriser des discours qu'une douleur insensée dicte à cette infortunée pour la punir d'un crime qu'elle n'a point commis ? »

La reconnaissance pour la tendresse que lui témoignait Almaïde, et la pitié pour son malheur, exaltant tous les nobles sentimens de l'âme généreuse de Roger, il croyait ne l'avoir jamais autant aimée qu'en cet instant. Mais, dans l'affreuse situation où elle était réduite, nul autre espoir ne pouvait rester au chevalier que celui de mourir avec elle. Il persistait à demander le combat. Les évêques et les barons baissaient les yeux en signe de tristesse et d'indécision. Cependant, après s'être concertés quelques instans, ils déclarèrent que le combat n'aurait point lieu, et que la comtesse serait jugée par un tribunal composé des plus sages d'entre eux. Des soldats s'avançaient pour saisir Almaïde.

« Qu'aucun de vous n'approche, s'écria Roger d'une voix tonnante. » L'un de ses bras soutenait la comtesse, et de l'autre il brandissait sa lance avec fureur. Almaïde semblait absolument étrangère à ce qui se passait : au milieu du tumulte, sa figure conservait une immobilité effrayante ; tout-à-coup cependant elle donna des marques d'émotion. Tous les regards se portèrent vers le lieu où étaient dirigés les siens, et l'on vit s'avancer le chevalier aux armes noires.

« Objet de terreur et de désespoir, dit Almaïde, que me veux-tu ? »

Le chevalier, croisant ses bras sur sa poitrine, la regarda plusieurs instans sans parler, ensuite : « La voilà donc, dit-il, cette Almaïde tant admirée ! voilà donc l'état où Dieu peut réduire en un clin-d'œil la plus orgueilleuse de ses créatures ! »

La comtesse, détournant la tête avec horreur, étendait les bras comme pour repousser une vision funeste.

« Rassure-toi, reprit le chevalier, je ne suis point le messager de la justice divine, et je viens au contraire t'arracher à celle des hommes. Cette femme, continua-t-il, n'est point coupable de la mort de son époux, puisque cet époux vit encore. »

En parlant ainsi, il leva la visière de son casque et se fit reconnaître pour le comte Raymond.

Almaïde fixait sur lui des regards égarés. Il reprit ainsi : « Le complice de ton projet criminel me le découvrit. Je résolus dès-lors de te laisser croire qu'il avait été exécuté ; je comptais sur quelques marques de repentir... Ingrate Almaïde !... Mais ton pardon est assuré si tu cherches à obtenir celui du ciel par une vie pénitente. »

Les seigneurs agitaient entre eux si le comte avait le droit de décider seul du sort de sa femme, et si le jugement de la dame de Martigues ne dépendait pas au contraire de ses pairs et de son suzerain. Le comte soutenait qu'Almaïde dépendait de lui à tous les titres, et que d'ailleurs, étant l'offensé, il pouvait faire grâce à la coupable. Almaïde releva sa tête abattue, et, promenant autour d'elle des regards dédaigneux. « Pense-t-on, dit-elle, que je m'a-

vouais coupable dans l'attente d'une condamnation humiliante, ou d'un pardon plus humiliant encore ? Je le brave ce droit que l'on prétend s'arroger sur mon sort : j'en ai seule disposé, la mort est dans mon sein.

— Malheureuse ! s'écria Raymond, qu'as-tu fait ? »

On s'empressait pour la secourir.

« Il est trop tard, dit-elle, adieu. Raymond, tu vis ; le ciel en soit loué ! je ne trouverai pas à ce tribunal. mystérieux et terrible devant lequel je vais paraître, ton ombre irritée pour m'accuser, je meurs plus tranquille. »

Roger, abîmé de douleur, voilait de ses mains son visage baigné de larmes. Elle attacha sur lui un long et douloureux regard, il fut le dernier.

XXXV

La comtesse, avant de prendre le poison qui termina ses jours, avait écrit à Roger la lettre suivante, qu'une de ses femmes remit au chevalier après la mort de sa maîtresse.

« Roger, dois-je emporter au tombeau ton mépris et ta haine ? Que cet écrit t'explique mon crime ; je ne prétends point le justifier.

» J'épousai le comte de Martigues sans l'aimer ; ma mère m'avait, au contraire, légué les ressentimens que lui inspiraient les dévastateurs de notre patrie. Mais, à l'âge où je la perdis, il eût été facile de détruire mes préventions, et d'obtenir au moins mon

amitié. Je ne trouvai dans mon époux qu'un tyran bizarre et jaloux. Exigeant de moi la soumission d'une esclave, il osait me reprocher le rang où il m'avait élevée. Et cependant j'étais née dans un palais ! et les trésors de mon père avaient servi à relever l'éclat de ce rang qu'on me trouvait trop heureuse d'occuper ! Je m'indignais de cette odieuse et humiliante dépendance. Je m'indignais de voir ma jeunesse se consumer tristement dans la solitude d'un château, qui offrait toute la monotonie d'un cloître, sans en avoir la tranquillité. Nul sacrifice ne m'eût semblé trop grand pour rompre des nœuds qui m'étaient devenus insupportables ; je méditais celui de ma vie : un démon ennemi me fit entrevoir un autre moyen d'être libre.

» Le comte était généralement peu aimé de ceux qui l'entouraient ; la sévérité et le despotisme de son caractère en étaient cause. Dans un accès de colère, il avait fait subir à l'un de ses écuyers, et pour une faute légère, un traitement rigoureux. Cet homme conservait de cette injustice un ressentiment que rien n'était capable d'apaiser. En vain le comte, qui se reprochait sa trop grande sévérité à son égard, cherchait à la lui faire oublier par mille généreux procédés : la haine de son ennemi semblait s'accroître chaque jour, mais il la déguisait habilement pour trouver plus facilement sans doute le moyen de la satisfaire. Il devina l'aversion que renfermait aussi mon âme, quoique je ne l'eusse néanmoins confiée à qui que ce fût. Au moment de partir pour suivre son maître dans un des fréquens pèlerinages que la dévotion minutieuse du comte le portait à entreprendre à chaque instant, l'écuyer vint me demander mes ordres. Je n'en avais aucun à lui donner ; sa demande me surprit.

« Madame, me dit-il, avec une expression présente encore à mon esprit effrayé, le voyage que j'entreprends avec Monseigneur offre bien des dangers… Qui pourrait donc s'étonner que l'un de nous y succombât ?…

» J'espère que s'il en était ainsi celui qui survivrait ne serait point responsable de la perte de son compagnon, et que des personnes puissantes, loin de faire sur un événement naturel des recherches inutiles, les empêcheraient… » Je compris son affreuse confidence ; il fut assuré de l'impunité, il put même entrevoir un sort plus doux dans l'avenir… Il revint seul.

» Le corps de son malheureux maître fut rapporté quelques jours après par des pèlerins. J'ignore si le peu d'affection qu'inspirait le sire de Martigues fit passer légèrement sur les circonstances de sa mort, mais les murmures qu'on se permit à se sujet furent étouffés à leur naissance. La justice divine, en me punissant alors, n'eût point accompli ses décrets : il fallait, pour la satisfaire, que tu fusses témoin de mon opprobre !… Ô vertueux Roger ! quel souvenir garderas-tu d'Almaïde !… et cependant, je sus t'adorer !

» Adieu, je connaîtrai bientôt le sort réservé dans une autre vie à l'épouse parjure et homicide. Mais je l'ai expié dans celle-ci ce crime qu'on me reproche ! S'il en était autrement, les châtimens de votre Dieu ne seraient point proportionnés à la faiblesse de ses créatures. Je joins le blasphème à mes fautes ! prie pour moi, Roger, sauve-moi de la damnation éternelle : elle nous séparerait sans retour. Mais toi-même, souhaiteras-tu me revoir ?… Adieu ! adieu ! sois heureux. »

XXXVI

L'écuyer que désignait Almaïde était celui dont la disparition avait été pour elle d'un si funeste présage. C'était bien dans de criminelles intentions qu'il avait suivi son maître ; mais, ne trouvant pas l'occasion favorable à ses desseins, et, retenu par la crainte et l'irrésolution, compagnes ordinaires du crime, il remettait de moment en moment l'exécution de celui qu'il avait médité. C'est ainsi que les deux pèlerins atteignirent le terme de leur voyage. Le premier objet qui frappa leurs regards fut l'hermite, qu'ils allaient consulter, étendu sur la cendre, et prêt à rendre le dernier soupir. Le saint homme expira en effet entre leurs bras ; mais les paroles qu'il fit entendre à ces momens solennels et le spectacle de sa mort portèrent la terreur et le repentir dans l'âme du coupable Bernard, c'était le nom de l'écuyer. Implorant le pardon du ciel, qu'il désespérait de fléchir, il avoua à son maître et l'affreux dessein conçu par lui, et le consentement qu'avait donné la comtesse à son exécution. Le malheureux Raymond, attéré par cette révélation comme par la foudre, fut quelques instans avant de s'arrêter à une résolution. Cependant la misanthropie naturelle à son caractère, son austère et sombre dévotion, l'emportèrent sur tout autre sentiment.

« Adieu, dit-il, joies trompeuses du monde ! Qu'irais-je faire désormais parmi les hommes ? Fournir à ma coupable épouse l'occasion de satisfaire sa haine contre moi, ou bien exercer envers elle une justice dont mon lâche cœur souffrirait. Je l'abandonne à ses remords. » Déjà il avait regardé les chagrins qui signalèrent les premiers tems de son mariage comme une juste punition de sa faiblesse à céder à un amour profane ; car un sentiment passionné pour une créature devait être un crime aux yeux

du Dieu terrible et jaloux qu'invoquait le sire de Martigues. Il crut qu'un généreux pardon, accordé à ceux qui l'avaient offensé, et le reste de sa vie passé dans la retraite, ne seraient que des expiations suffisantes des fautes qu'il se reprochait, et il renonça à tout commerce avec les vivans, comme à toute vengeance contre sa femme. Bernard secondant ses vues, ils prirent ensemble des mesures, afin de persuader à la comtesse que ses vœux étaient accomplis, et que son époux n'existait plus. Le corps de l'hermite fut porté à Martigues, revêtu des habits de Raymond, et celui-ci, prenant la place du vieux solitaire, rendit plus fameux encore l'hermitage du Mont-Saint-Valentin par son abord farouche, et la difficulté qu'on trouvait à lui parler.

Cependant, les sentimens qu'il avait ressentis pour Almaïde n'étaient pas tellement étouffés dans son âme qu'il pût être longtems indifférent à ceux qu'elle ressentait elle-même. Il entretenait des relations suivies avec Bernard, et quelquefois, sous l'armure d'un chevalier inconnu, il venait errer autour de son ancienne demeure, et n'ignorait aucun des événemens qui s'y passaient. L'amour d'Almaïde pour Roger lui fut connu à sa naissance, et lui révéla en même tems le secret de son propre cœur. Il ne pouvait néanmoins se résoudre à un éclat qui perdait sans retour la coupable comtesse, mais la pensée d'instruire Roger seul du crime de celle qu'il aimait, satisfaisant la jalousie de Raymond, sans avoir des conséquences aussi terribles pour sa femme, il s'y arrêta : et voilà ce qui donna lieu aux scènes de la chapelle. L'impression qu'elles avaient produites sur Almaïde fit penser à son époux que le remords et la terreur suffiraient pour la faire renoncer à son nouvel amour ; mais quand il vit faire les préparatifs d'un hymen que toutes les passions de son âme concouraient à lui rendre odieux, il résolut d'attendre l'instant

même où l'on serait près de le célébrer pour dévoiler à tous les yeux la conduite de sa criminelle épouse. Mais, comme il ne s'expliquait point avec Bernard sur ses projets, celui-ci se persuada que son maître, au dernier degré de la misanthropie, ne daignait pas même réclamer ses droits sur sa femme, et qu'il ne démentirait jamais le bruit de sa mort. Cette supposition, assez vraisemblable d'après le caractère du comte, ne satisfaisait aucune des vues de l'écuyer. Almaïde, en conservant avec lui à son retour le même ton de supériorité, s'était attirée la haine de cet homme atrabilaire et orgueilleux, qui avait compté partager son autorité du moment où elle verrait en lui son complice. Long-tems il espéra que le comte, reprenant son rang dans sa maison, il en obtiendrait les récompenses qu'il croyait mériter, et serait vengé de ce qu'il nommait les mépris de la comtesse. Mais, à mesure que cet espoir s'affaiblissait en lui par les lenteurs du sire Raymond, son ressentiment s'aigrissait ; et quelques expressions peu mesurées qu'il ne put retenir en présence de Josselin, lorsqu'il fut appelé à lui donner ses soins, parurent trop favorables aux désirs de vengeance de ce dernier, pour qu'il les entendît avec indifférence. Il revint plusieurs fois en secret presser Bernard de s'expliquer ; mais l'écuyer, n'osant prendre sur sa responsabilité une révélation de cette importance, renvoya Josselin au comte Raymond, sous le prétexte que l'hermite du mont Saint-Valentin, qu'il ne fit point connaître, pouvait seul satisfaire sa curiosité. L'hermite accueillit mal le chevalier, et se contenta de lui dire en peu de mots, et sans daigner entrer dans la moindre explication, que la vérité se ferait connaître lorsqu'il en serait tems. Peu satisfait de cette réponse, Josselin se promit bien de ne point s'en remettre à d'autre pour dévoiler cette vérité. Mais l'appui que la comtesse devait trouver dans Roger rendait Josselin très-circonspect ;

n'ayant pas réussi dans ses tentatives contre les jours du jeune chevalier, il ne voulait point, tandis qu'Almaïde conserverait un semblable défenseur, l'accuser avant de pouvoir fournir des preuves de son crime. En conséquence, il pressait vivement Bernard de lui donner les renseignemens qu'il souhaitait ; et l'écuyer, imaginant que l'éclat occasionné par la démarche que méditait Josselin, forcerait le sire de Martigues à prendre un parti irrévocable, soit en se faisant connaître, soit en abandonnant son épouse à son sort, consentit à avouer au chevalier une partie de la vérité. Il s'était mis, après cet aveu, sous la protection du sire de Crécy ; mais il fut bientôt forcé de fuir au loin pour se dérober à son ressentiment.

L'indignation et la haine générales poursuivirent Josselin depuis la mort de la comtesse ; une fin aussi funeste ne laissait place dans les âmes qu'à la pitié, et le lâche ennemi d'Almaïde inspirait autant de mépris que son généreux défenseur inspirait d'estime.

Le comte Raymond finit ses jours dans la retraite et la pénitence ; il espérait, à force d'austérités, fléchir la justice divine en faveur de celle qu'il avait tant aimée, et qui peut-être expiait chèrement et les fautes de sa vie et la mort qui les avait couronnées.

Roger, afin de s'éloigner du théâtre de ses malheurs, prit parti dans une guerre lointaine ; mais la douleur que ressentait la dame de Parthenay, en le voyant partir, était adoucie par la pensée qu'à l'époque qu'il fixait pour son retour, Alise n'aurait point encore prononcé le serment qui les eût à jamais séparés.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Hermite_du_mont_-Saint-Valentin. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.